



Ex Libris

---

K. K. Venugopal

---

OVIDE

LES AMOURS

*traduites du latin par*  
M. J. MANGEART

*et ornées de vingt-quatre*  
*pointes sèches originales*  
*par*

P.-E. BÉCAT



PARIS  
LA TRADITION  
MCMXLIII

1943

LES AMOURS

**L**E TIRAGE DE CETTE ÉDITION  
a été limité à 650 exemplaires, tous sur Ingres  
vergé d'Arches à la forme, qui ont été compo-  
sés et numérotés comme suit :

**24 EXEMPLAIRES**

numérotés de 1 à 24, auxquels il a été ajouté  
1 suite des 24 planches avec remarque, tirée  
en noir, 1 croquis, 1 original et 1 cuivre encre ;

**100 EXEMPLAIRES**

numérotés de 25 à 124, auxquels il a été  
ajouté 1 suite des 24 planches avec remarque,  
tirée en noir ;

**526 EXEMPLAIRES**

numérotés de 125 à 650.

Il a été tiré, en plus, 20 exemplaires destinés  
aux Collaborateurs de cette édition, chiffrés  
de I à XX.

EXEMPLAIRE N° XIII

Imprimé pour



*Nous qui étions naguère au nombre  
de cinq livres, nous sommes trois  
maintenant : Ovide, notre père, l'a  
préférè ainsi. Si vous n'éprouvez aucun  
plaisir à nous lire, le retranchement de  
deux livres ne peut qu'alléger d'autant  
votre ennui.*

ÉPIGRAMME  
DE P. OVIDE NASON  
*sur ses Amours.*

## ÉLÉGIE DEUXIÈME

*Description du triomphe de l'Amour.*

**O**H ! QUI POURRA ME DIRE POURQUOI  
ma couche me semble si dure,  
pourquoi ma couverture ne peut  
tenir sur mon lit, pourquoi cette nuit si longue  
s'est écoulée pour moi sans sommeil, pour-  
quoi mes membres fatigués sont en proie à  
l'agitation et à la douleur ? Car, enfin, je le  
sentirais, si quelque amour venait m'éprouver.  
Ou bien se glisse-t-il en traître, et vient-il,  
sans rien dire, me nuire par ses cruels artifices ?  
Oui, c'est cela : des traits aigus ont pénétré  
mon cœur, que le cruel Amour traite mainte-  
nant en pays conquis. Lui céderai-je ? ou, par  
ma résistance, irai-je accroître encore cette  
flamme subite ? Eh bien, cédon : on allège un  
fardeau, en sachant le porter. Je sais que la  
torche qu'on secoue ne s'allume que plus vite,  
et je sais qu'elle s'éteint quand on cesse de



dois, ô ma Muse, ceindre ta blonde tête que  
du myrte verdoyant : tu n'as que onze pieds à  
moduler en deux vers.

l'agiter. On frappe plus souvent les jeunes bœufs qui refusent le joug, que ceux qui se plaisent à le porter. Qu'un cheval soit fougueux, on le dompte avec le mors le plus dur : on lui fait moins sentir le frein, quand il est toujours prêt à voler aux combats. De même, pour les cœurs rebelles, l'Amour est bien plus intraitable et plus tyran que pour les cœurs qui reconnaissent son empire.

Eh bien ! moi, je l'avoue, Cupidon, je suis devenu ta proie : ne vois plus en moi qu'un vaincu qui tend les mains vers son vainqueur. Plus n'est besoin de guerre. Paix et pardon, voilà ce que je te demande. D'ailleurs, il n'y aurait pas grand honneur pour toi à vaincre, les armes à la main, un homme désarmé. Couronne-toi de myrte ; attelle les colombes de ta mère ; Mars, ton beau-père, te donnera le char qui te convient ; et sur ce char, parmi les acclamations du peuple, tu te dresseras en triomphateur, guidant avec aisance ces oiseaux attelés. A ta suite marcheront captifs de jeunes garçons et de jeunes filles. Telle sera la

magnificence de ton triomphe. Et moi, ta dernière victime, je serai là avec ma récente blessure : esclave soumis, je porterai ma nouvelle chaîne. Ensuite marcheront, les mains liées derrière le dos, et la Bonne Conscience, et la Pudeur, et tout ce qui fait obstacle au succès de tes armes. Tu feras tout trembler; et, tendant ses bras vers toi, tout le peuple criera à haute voix : Triomphe ! Tu seras escorté par les Caresses, l'Illusion et la Fureur, tes inséparables compagnes. C'est avec cette milice que tu soumets les hommes et les dieux : privé d'un tel secours, tu perdrais ta parure. Fièrè de ton triomphe, ta mère y applaudira du haut de l'Olympe, et répandra sur toi des roses à pleines mains. Tes ailes et tes cheveux seront ornés de pierreries, et, resplendissant d'or, tu feras voler les roues dorées de ton char. Alors encore si je te connais bien, tu enflammeras mille cœurs; alors encore tu feras bien des blessures sur ton passage. Le repos, lors même que tu le voudrais, n'est pas fait pour tes flèches : ta flamme brûle même au sein de l'eau.

Tel était Bacchus quand il triompha du pays où coule le Gange : toi, tu es traîné par des oiseaux ; lui, il l'était par des tigres. Puis donc que je puis faire partie de ton divin triomphe, ne va point perdre les droits que la victoire te donne sur moi. Contemple les succès de César ton parent : il protège, de la main qui les a vaincus, ceux dont il fut le vainqueur.

### ÉLÉGIE TROISIÈME

*Il se recommande auprès de sa maîtresse  
par les avantages de la poésie, la pureté de ses mœurs,  
et le serment d'une fidélité inaltérable.*

**M**A PRIÈRE EST JUSTE : QUE LA beauté qui a depuis peu ravi mon cœur ne cesse de m'aimer, ou fasse que je l'aime toujours. Ah ! je suis trop exigeant : qu'elle me permette seulement de l'aimer. Puisse Vénus exaucer l'ambition d'un tel vœu ! Ne repousse pas un amant qui jure d'être pour longtemps ton esclave ; ne repousse

pas un homme qui sait aimer d'un amour durable et fidèle.

Si je n'ai point, pour me recommander, les noms fameux d'une ancienne famille; si le premier de mes aïeux n'était qu'un simple chevalier; si je n'ai pas besoin d'une foule de charrues pour labourer mes champs; si mon père et ma mère sont forcés de restreindre soigneusement nos dépenses, que du moins Apollon, et ses neuf compagnes, et l'inventeur de la vigne, me recommandent auprès de toi : que j'aie aussi pour répondants et l'Amour qui me donne tout entier à toi, et ma fidélité que nulle autre ne me fera trahir, et l'honnêteté de mes mœurs, et ma sincérité naïve et ma rougissante pudeur. Je n'aime point cent femmes à la fois; je ne suis point inconstant en amour. Toi seule, tu peux m'en croire, tu seras toujours chérie de moi. Les années que les Parques me laisseront, puissé-je les passer près de toi! puissé-je mourir avant que tu te plains de moi!

Consens à être l'heureux objet de mes

chants, et mes chants seront dignes d'un si beau sujet. C'est la poésie qui a rendu célèbres et la nymphe Io, effrayée de se voir pousser des cornes, et la belle Lédà, que séduisit l'adultère maître des dieux, métamorphosé en cygne, et Europe, qui, enlevée par un faux taureau, passa la mer, tenant de ses mains virginales les larges cornes de son ravisseur. Nous aussi nous serons chantés par toute la terre, et toujours mon nom sera uni au tien !

## ÉLÉGIE QUATRIÈME

*Avant de souper avec sa maîtresse,  
il convient avec elle des signes par lesquels  
ils pourront se témoigner leur amour  
sous les yeux même du mari.*

**T**ON MARI DOIT SE TROUVER A NOTRE souper : puisse ce souper être le dernier pour ton mari ! Ainsi je ne contemplerai ma bien-aimée qu'à titre de convive ! le droit de la toucher sera réservé

à un autre ! Voluptueusement couchée aux pieds d'un autre, tu lui réchaufferas le sein. Lui, quand il le voudra, il promènera ses mains sur ton cou. Cesse de t'étonner si la belle Hippodamie, à la suite du festin de ses noces, entraîna aux combats la race monstrueuse des Centaures. Je n'habite point comme eux les forêts ; comme eux je ne suis point moitié homme et moitié cheval : et je crois cependant que j'aurai bien du mal à contenir mon ardeur et ma jalousie. Apprends toutefois ce que tu auras à faire, et garde-toi bien de laisser emporter mes paroles ni à l'Eurus ni au tiède Notus.

Aie soin d'arriver avant ton mari : je ne prévois point, dans ce cas, ce qui pourra se faire ; mais pourtant arrive avant lui. Quand il sera couché près de la table, tu iras, d'un air modeste, te placer à son côté, en ayant soin de me toucher le pied sans qu'il le voie. Ne me perds point de vue : observe tous mes mouvements et le langage de mes yeux. Reçois furtivement et renvoie-moi de même ces

signes de notre amour. Sans rien dire, mes sourcils te parleront : mes doigts et le vin lui-même auront leur langage. Quand la pensée de nos plaisirs te viendra à l'esprit, porte ta main légère sur les roses de tes joues. Si tu as quelque secret reproche à me faire, qu'au bout de ton oreille s'arrête mollement ta main. Quand mes gestes ou mes paroles te feront plaisir, aie soin, mon astre, de rouler ta bague autour de tes doigts.

Touche la table comme on touche les autels, quand tes imprécations appelleront sur ton mari tous les maux qu'il mérite. Quand il te versera du vin, crois-moi, dis-lui de le boire lui-même; puis, appelant tout bas l'esclave, demande-lui le vin que tu préfères. Le verre que tu lui auras rendu, j'y boirai le premier : et la place que ta bouche aura touchée sera celle que ma bouche touchera. Si, par hasard, il t'offre un mets auquel il aura goûté le premier, refuse-le sans hésiter. Ne souffre point qu'il te prodigue d'indignes caresses : ne repose point ta tête délicate sur sa rude poitrine : ne

laisse point ses doigts indiscrets toucher ta gorge charmante ; garde-toi bien surtout d'aucun baiser. Si tu lui en donnes un seul, je me déclare ton amant ; je dirai : ces baisers sont à moi, et je les lui disputerai.

Ces caresses, du moins, je les verrai ; mais les attouchements que me dérobera la couverture de la table, ce sont ceux-là dont le mystère torturera mon âme. N'approche donc ni tes cuisses ni tes jambes de celles de ton mari ; ne touche point, de ton pied délicat, son pied dur et grossier.

Malheureux que je suis ! je crains cent choses de ce genre, parce que cent fois je me les suis permises : ma propre expérience cause aujourd'hui mon tourment. Bien souvent, ma maîtresse et moi, nous avons su hâter sous les vêtements qui nous cachaient, le doux moment du plaisir. Tu n'en agiras pas ainsi : mais, pour m'enlever jusqu'à l'ombre du soupçon, dépouille tes épaules de la mante qui les couvre. Prie incessamment ton mari de boire ; mais aux prières ne va point ajouter les



baisers; et, tant qu'il pourra boire, ne cesse de lui verser furtivement du vin pur. Quand il

sera bien enseveli dans l'ivresse et le sommeil, nous n'aurons à prendre conseil que du lieu et des circonstances.

Quand tu te lèveras pour retourner chez toi, tout le monde en fera autant; souviens-toi de te mettre au milieu de la compagnie; tu m'y trouveras, ou bien je t'y trouverai. Alors toutes les parties de moi-même que tu pourras toucher, touche-les.

Hélas ! mes instructions ne doivent servir que pour quelques heures : la nuit impérieuse est là, qui va me séparer de ma maîtressé. Son mari va la tenir enfermée jusqu'au jour; et moi, triste et baigné de larmes, je ne pourrai que la suivre jusqu'à cette porte cruelle. Il prendra des baisers : bientôt il prendra bien autre chose que des baisers. Ce que tu m'accordes en secret, il l'exigera comme un devoir; mais ne le lui donne au moins qu'à regret, tu le peux, et comme cédant à la violence. Que tes caresses soient muettes, et que Vénus lui soit avare. Si mes vœux sont remplis, il n'éprouvera aucune jouissance; toi, du moins,

n'en éprouve aucune dans ses bras. Au reste, quelle que soit la fortune de cette nuit, assure-moi demain qu'il n'a rien eu de toi.

## ÉLÉGIE CINQUIÈME

*Sa joie d'avoir obtenu les faveurs de sa maîtresse.*

**I**L FAISAIT CHAUD; LE SOLEIL AVAIT fourni la moitié de sa carrière : je me jetai sur mon lit pour me reposer. Mes fenêtres n'étaient ouvertes qu'à demi; le jour de mon appartement ressemblait à celui des bois, ou bien au crépuscule qui suit le coucher du soleil, ou bien encore à celui qu'on distingue lorsqu'il n'est plus nuit et qu'il n'est pas encore jour. Telle est la clarté qui convient aux filles qui ont de la retenue : leur timide pudeur peut s'abriter sous ce jour mystérieux.

Voici venir Corinne, la tunique retroussée, les cheveux flottants de chaque côté sur sa gorge si blanche. Telle la belle Sémiramis

s'offrait aux caresses de son époux ; telle encore Laïs accueillait ses nombreux amants. Je lui enlevai sa tunique, dont le fin tissu n'était du reste qu'un faible obstacle. Corinne, toutefois, résistait à s'en dépouiller ; mais sa résistance n'était point celle d'une femme qui veut vaincre ; bientôt elle consentit sans peine à être vaincue.

Quand elle fut devant mes yeux sans aucun vêtement, pas une tache n'apparut sur son corps. Quelles épaules, quels bras il me fut donné et de voir et de toucher ! Quel plaisir de presser ce sein fait à souhait pour les caresses ! Quelle peau douce et unie sous sa belle poitrine ! quelle taille divine ! quelle cuisse ferme et potelée ! Mais pourquoi dire ici tous ses appas ? Je n'ai rien vu que de parfait ; et pas le moindre voile entre son beau corps et le mien.

Est-il besoin que je dise le reste ? Après la fatigue, le repos. Puisse souvent s'écouler ainsi le milieu des jours !

## ÉLÉGIE SIXIÈME

*Imprécations contre le portier  
qui lui refusait la porte de sa maîtresse.*

**P**AUVRE PORTIER, CHARGÉ D'INDIGNES fers, fais rouler sur ses gonds cette porte rebelle. Je te demande bien peu; ne fais que l'entr'ouvrir légèrement, mais de façon pourtant que je puisse passer de côté. Un long amour m'a assez aminci la taille, assez amaigri les membres pour rendre la chose facile. C'est lui qui m'apprend à m'insinuer doucement au milieu des gardes; c'est lui qui guide et protège mes pas.

Autrefois je redoutais la nuit et ses vains fantômes; je m'étonnais qu'on pût s'aventurer dans les ténèbres. Cupidon en rit à mes yeux avec sa tendre mère, et murmura à mon oreille : « Toi aussi tu deviendras brave. » L'heure de l'amour est venue : je ne crains plus ni les ombres qui voltigent pendant la

nuit, ni les armes dirigées contre moi. Je ne redoute que ta lenteur excessive ; tu es le seul que je caresse : tu as en tes mains la foudre qui peut me perdre. Regarde, et, pour mieux t'en convaincre, enlève un instant ces cruelles barrières, regarde comme cette porte est mouillée de mes larmes. C'est moi, tu ne l'ignores pas, qui, voyant les coups prêts à pleuvoir sur tes épaules nues, intercédai pour toi auprès de ta maîtresse. Eh quoi ! mes prières, qui eurent jadis tant de pouvoir pour toi, maintenant, ô infamie ! n'en auraient aucun pour moi ! Allons, paye-moi de retour ; voici l'occasion d'être aussi reconnaissant que tu le désires. La nuit s'avance : fais glisser les verrous. Ouvre-moi, et puisses-tu à ce prix être à jamais délivré de ta longue chaîne et de l'eau des esclaves !

J'ai beau te prier, homme impitoyable ! ton cœur est plus dur que le fer ! Tu m'entends, et ta porte de chêne me reste fermée. Qu'une ville assiégée ait besoin de portes inébranlables, soit : mais, au sein de la paix,

pourquoi craindre les armes? Comment agirais-tu envers un ennemi, si tu repousses ainsi un amant? La nuit s'avance : fais glisser les verrous.

Je ne viens point tel qu'un combattant escorté de soldats : je serais seul, si le cruel Amour n'était à mes côtés. Quant à lui, je ne puis l'éloigner de moi : on parviendrait plutôt à me séparer de moi-même. L'amour, un peu de vin qui m'échauffe la tête, une couronne qui tombe de mes cheveux parfumés, voilà mes armes. Qui peuvent-elles effrayer? qui ne braverait point de pareils ennemis? La nuit s'avance : fais glisser les verrous.

Est-ce ta lenteur, est-ce un sommeil contraire à mon amour, qui te rendent sourd à mes prières et les livrent au vent? Autrefois cependant, si j'ai bonne mémoire, quand je cherchais à me cacher de toi, je te trouvais sur pied au milieu même de la nuit. Peut-être en ce moment celle que tu aimes repose-t-elle à tes côtés, oh! qu'en ce cas ton sort est préférable au mien! Que ne puis-je, à ce prix,

voir tes fers passer de tes mains aux miennes!  
La nuit s'avance : fais glisser les verrous.

Me trompé-je? la porte n'a-t-elle point  
roulé sur ses gonds? n'a-t-elle point résonné



sourdement comme pour m'avertir d'entrer?  
Je me trompais, hélas! c'est le souffle impé-  
tueux du vent qui la faisait gronder. Malheu-  
reux que je suis! combien ce souffle emporte

loin mes espérances! Pour peu que tu souviennes, Borée, de l'enlèvement d'Orithyie, accours, et de ton souffle impétueux renverse cette porte sourde à mes prières. Tout fait silence dans la ville. Humide d'une transparente rosée, la nuit s'avance : fais glisser les verrous.

Ouvre-moi; ou, plus expéditif que toi, je vais, le fer et le feu à la main, enfoncer la porte qui me dédaigne. La nuit, l'amour et le vin ne conseillent aucun ménagement : la nuit ne connaît point la honte; l'amour et le vin ne connaissent point la peur. J'ai en vain essayé de tout : prières, menaces, rien n'a pu t'émouvoir, homme plus sourd que ta porte elle-même. Tu n'étais pas fait pour garder la maison d'une jeune beauté : le poste qui te convenait, c'était la garde d'un affreux cachot. Déjà l'étoile du matin paraît à l'horizon, et le coq appelle à l'ouvrage le pauvre artisan. Toi, couronne que je détache à regret de ma tête, reste toute la nuit sur ce seuil insensible. Quand ma maîtresse t'y verra étendue ce

matin, tu lui diras le temps que j'ai si malheureusement passé ici. Adieu, portier, adieu, malgré tout. Puisses-tu éprouver toi-même ce qu'éprouve un amant repoussé ! Paresseux, toi qui devrais rougir de ne m'avoir point introduit, adieu. Et toi aussi, cruelle porte aux gonds inexorables, seuil plus esclave que l'homme qui veille à ta garde, adieu.

## ÉLÉGIE SEPTIÈME

*Il se maudit d'avoir maltraité sa maîtresse.*

**C**HARGE DE FERS MES MAINS COUPABLES, à présent que ma colère est calmée, si tu veux te montrer mon ami. C'est la colère, vois-tu, qui m'a fait lever sur ma maîtresse un bras téméraire. Insensé ! ma main furieuse est cause de ses pleurs ! Oh ! j'étais capable alors de frapper mes chers parents ; mes coups n'auraient pas même respecté les dieux.

Mais quoi ! Ajax, armé d'un bouclier

impénétrable, n'égorgea-t-il pas des troupeaux à travers les campagnes? Le malheureux Oreste, qui ne put venger son père que dans le sang de sa propre mère, n'a-t-il pas armé ses mains contre les noires déesses? J'ai donc pu, moi, renverser l'édifice de sa chevelure! Ma maîtresse en a-t-elle été défigurée? Non, elle n'en fut que plus belle. Telle la fille de Schénée, l'arc à la main, poursuivait, dit-on, les bêtes féroces du Ménale; telle pleurait la fille du roi de Crète, en voyant les vents rapides emporter à la fois et les promesses et les vaisseaux du parjure Thésée; telle encore, n'étaient les bandelettes sacrées qui ceignaient sa tête, telle Cassandre gisait, chaste Minerve, sur le pavé de ton temple.

Qui ne m'eût traité d'insensé? qui ne m'eût appelé barbare? Elle, elle ne dit rien : l'effroi paralysait sa langue. Mais je n'en lisais pas moins le reproche sur son visage muet, et, malgré son silence, ses larmes étaient là pour m'accuser. Que n'ai-je vu plutôt mes bras se détacher de mes épaules? mieux eût valu pour

moi perdre une partie de moi-même. C'est contre moi qu'ont tourné mes forces et mon délire, et ma vigueur a été l'instrument de mon supplice. Qu'ai-je encore besoin de vous, ministres du meurtre et du crime? Allez, mains sacrilèges, soyez chargées des chaînes que vous méritez. Quoi! si j'eusse frappé le dernier des Romains, j'en porterais la peine : ai-je donc plus de droits sur ma maîtresse? Le fils de Tydée a laissé un affreux monument de sa scélératesse. C'est lui qui, le premier, a porté la main sur une déesse : moi, je suis le second. Encore fut-il moins coupable : j'ai frappé, moi, celle que je disais aimer ; lui, il ne fut cruel qu'envers une ennemie.

Va maintenant, puissant vainqueur, préparer la solennité de ton triomphe ! ceins ton front du laurier de la victoire ; rends des actions de grâces à Jupiter ! que la foule nombreuse qui escortera ton char répète à haute voix : Vive le courageux vainqueur d'une faible fille ! Que devant toi se traîne ta pauvre victime, les cheveux épars, et blanche de la tête aux

pieds, n'étaient les meurtrissures de ses joues.

Mieux eût valu marquer ses lèvres de l'empreinte des miennes, et laisser sur son cou les traces d'une dent caressante. Enfin, si j'étais déchaîné comme un torrent impétueux, si j'étais sous l'empire d'une aveugle fureur, n'était-ce pas assez d'offenser par mes cris une vierge timide, sans y ajouter d'une voix tonnante d'horribles menaces, ou d'arracher sa robe jusqu'à la ceinture? là se fût arrêtée mon audace. Mais non; j'ai eu le cœur de la tirer par sa chevelure, et, dans ma barbarie, j'ai flétri ses belles joues des traces de mes ongles. Elle est restée anéantie, le visage décoloré et blanc comme le marbre de Paros. J'ai vu ses traits inanimés et ses membres aussi tremblants que la feuille du peuplier qu'agite le souffle du vent, que le faible roseau qui fléchit sous l'haleine du zéphyr, que l'onde dont l'Autan vient rider la surface. Ses larmes longtemps retenues ruisselèrent le long de son visage, comme l'eau coule de la neige qui fond. C'est alors que je commençai à me sentir

coupable. Les larmes qu'elle versait, c'était mon sang. Trois fois je voulus me jeter à ses genoux en suppliant : trois fois elle repoussa mes mains redoutées. Va, lui dis-je, n'hésite pas; la vengeance adoucira ta douleur : déchire avec tes ongles mon visage; n'épargne ni mes yeux ni mes cheveux. Que le courroux vienne en aide à tes faibles mains; ou du moins, pour effacer les tristes marques de mon crime, remets en ordre et à leur place les cheveux que ma main a dérangés.

## ÉLÉGIE HUITIÈME

*Imprécation contre une vieille débauchée  
qui cherchait à enseigner à la maîtresse du poète  
l'art de se prostituer.*

**I**L EXISTE (ÉCOUTEZ, VOUS QUI VOULEZ connaître une prostituée), il existe une vieille appelée Dipsas. Son nom lui vient de son métier : jamais elle ne vit à jeun la mère du noir Memnon dans son char

empourpré. Savante dans l'art magique et dans les enchantements de Colchos, elle fait remonter vers leur source les fleuves les plus rapides. Elle connaît la vertu des plantes, celle du lin roulé sur le rouet cabalistique, et celle de l'hippomanès. Elle n'a qu'à vouloir, et le ciel se couvre de nuages épais; elle n'a qu'à vouloir, et le ciel resplendit de l'éclat le plus pur. J'ai vu, le croirez-vous? du sang tomber des astres : j'ai vu le visage de Phœbé tout rouge de sang.

Je soupçonne qu'elle voltige, quoique vivante, à travers les ténèbres de la nuit, et que son corps de vieille se couvre de plumes : je le soupçonne ; aussi bien c'est le bruit qui court. Dans ses yeux brille une double prune, d'où sortent des rayons de feu. Elle évoque de la poussière des tombeaux les aïeux et les bisaïeux. A sa voix la terre s'entr'ouvre. Elle se plaît à profaner la chaste couche de l'hymen, et l'éloquence ne manque point à sa langue empoisonnée. Le hasard me rendit un jour témoin de ses leçons. J'ai pu les recueillir,

à la faveur d'une double porte qui me cachait à ses regards. Les voici :

« Sais-tu, ma belle, qu'hier tu plus à un de nos jeunes favoris de la fortune? Il te vit, et ses yeux ne cessèrent de se fixer sur ton visage. Et à qui ne plairais-tu pas? tu ne le cèdes en beauté à aucune autre. Mais, hélas! ta parure n'est pas digne de ta beauté. Je voudrais que tu fusses aussi fortunée que tu es belle. Deviens riche, et je cesse d'être pauvre. Tu as eu à souffrir de l'étoile défavorable de Mars; mais Mars a disparu pour faire place à Vénus qui protège ton sexe. Vois combien son arrivée t'est propice : un riche amant te désire et s'inquiète de savoir ce qui te manque. Sa beauté n'est pas inférieure à la tienne, et, s'il ne voulait acheter tes charmes, tu devrais acheter les siens. »

La belle rougit à ces mots. « La pudeur, continue la vieille, sied aux blanches joues; mais elle n'est utile que si elle est feinte : la véritable est presque toujours nuisible. Quand tu tiendras tes yeux modestement baissés sur

ton sein, ne regarde personne qu'à proportion de ce qu'on t'offrira. Peut-être, au temps de



Tatius, les grossières Sabines n'auraient pas voulu se donner à plusieurs hommes. Aujourd'hui Mars anime les courages chez des peuples

étrangers, et Vénus règne dans la ville de son cher Énée. Amusez-vous, jeunes beautés : celle-là seule est chaste, que personne ne sollicite; ou, si elle n'est pas trop novice, elle sollicite elle-même la première. Toi, efface ces rides qui te sillonnent le front : que de crimes souvent sont cachés sous les rides ! C'était avec un arc que Pénélope essayait les forces de ses jeunes amants; et cet arc, qui devait montrer leur vigueur, était de corne. Le temps s'écoule à notre insu; il fuit et nous échappe, comme s'écoule un fleuve dont l'eau se renouvelle à chaque instant. L'airain s'éclaircit par le frottement; un beau vêtement demande à être porté. Les palais inhabités se dégradent sous la mousse humide qui les ronge. La beauté, si personne ne l'entretient par la jouissance, se fane et dépérit. Et ce n'est point assez d'un ou de deux amants : avec plusieurs, le profit est plus sûr et plus facile. Les loups blanchis par les années cherchent dans un troupeau entier une plus riche proie. Dis-moi, que reçois-tu de ton poète, sinon des poésies

nouvelles? quelques milliers de vers, c'est toute la monnaie de ton amant. Le dieu des vers lui-même, paré d'un manteau brodé d'or, pince les cordes harmonieuses d'une lyre dorée. Que celui qui aura de l'or à te donner, soit à tes yeux plus grand que le grand Homère. Crois-moi, on a de l'esprit quand on donne. Ne dédaigne point l'esclave qui a payé sa liberté : avoir le pied marqué de craie n'est point un crime, mais aussi ne te laisse point éblouir par l'étalage fastueux d'une antique noblesse. Emporte avec toi tes aïeux, amant peu fortuné. Quoi? cet autre, parce qu'il sera beau, voudra une de tes nuits sans la payer? non certes; qu'il aille demander de l'or à celui dont il est le mignon.

« Ne sois point trop exigeante pendant que tu tends tes filets, de peur que la proie ne t'échappe; une fois prise, sache la pressurer à ton gré. Souvent un amour feint ne nuit pas : laisse croire que tu aimes; mais prends garde d'aimer en pure perte. Refuse quelquefois tes nuits; prétexte, pour cela, tantôt un

mal de tête, tantôt l'abstinence que commandent les jours consacrés à Isis ; mais que tes refus ne soient pas de longue durée, de peur qu'on ne s'habitue à la privation, ou que l'amour, à force d'être rebuté, ne se refroidisse. Que ta porte, fermée aux suppliants, ne s'ouvre qu'aux généreux. Que les plaintes de l'amant repoussé arrivent aux oreilles de l'amant accueilli. As-tu blessé ton amant ; fâche-toi comme s'il t'avait blessée le premier. Préviens ses reproches par les tiens ; mais ne t'abandonne point trop longtemps à ta colère : une colère prolongée a souvent engendré la haine. Que tes yeux apprennent aussi à répandre des larmes de commande et à rendre tes joues humides. Pour tromper, ne crains point d'être parjure : Vénus rend les dieux sourds aux plaintes d'un amant trompé. Prends à ton service un garçon et une fille habiles, qui sachent indiquer à propos les objets qu'on peut t'acheter. Qu'ils réclament aussi quelques petits cadeaux pour eux : il en est des petits cadeaux obtenus de beaucoup

de gens, comme d'un tas de blé que chaque épi contribue à grossir. Que ta sœur, et ta mère, et ta nourrice, fassent contribuer ton amant. On a bientôt un assez beau butin, quand plusieurs mains à la fois y travaillent. Manques-tu de prétextes pour demander un cadeau, montre, à l'aide d'un gâteau, que c'est le jour anniversaire de ta naissance.

« Fais attention surtout de ne pas laisser croire à ton amant qu'il n'a point de rival : sans la rivalité, l'amour ne dure guère. Qu'il voie sur ta couche les traces d'un autre possesseur de tes charmes, et sur ta gorge meurtrie les marques de ses caresses ; qu'il voie surtout les dons que t'a faits son rival. S'il n'apporte rien avec lui, parle-lui des objets nouveaux que l'on vend dans la rue Sacrée. Quand tu auras tiré de lui beaucoup de présents, dis-lui de ne point se dépouiller tout à fait, mais de te prêter seulement ce que tu ne devras jamais lui rendre. Que ta langue le charme en lui cachant tes projets ; caresse-le, pour mieux le perdre : le doux miel couvre le poison le plus

subtil. Si tu suis mes leçons, fruit d'une longue expérience, si tu ne laisses point mes paroles s'envoler au vent, que de fois tu prieras les dieux qu'après ma mort la terre me soit légère ! »

Elle parlait encore, lorsque mon ombre me trahit. J'eus peine à empêcher mes mains de lui arracher ses quelques cheveux blancs, ses yeux qui pleuraient des larmes de vin, et ses joues sillonnées de rides. Que les dieux, m'écriai-je, en te refusant un asile, t'envoient une vieillesse malheureuse et des hivers sans fin, avec une soif éternelle !

## ÉLÉGIE NEUVIÈME

*Gracieux parallèle de la guerre et de l'amour.*

**T**ON AMANT EST SOLDAT, ET CUPIDON a son camp : oui, Atticus, crois-moi, tout amant est soldat. L'âge qui convient à la guerre est aussi celui qui convient à Vénus. Fi d'un vieux soldat ! fi d'un vieil

amant ! L'âge que veut un général dans un brave soldat est celui que demande une jeune beauté dans le possesseur de ses charmes. Ils veillent l'un et l'autre ; tous deux, ils couchent sur la dure ; tous deux font sentinelle, l'un à la porte de sa belle, l'autre à la porte de son général. Que de chemin n'a pas à faire le soldat ! l'amant, quand sa maîtresse est exilée, la suivra, intrépide, jusqu'au bout du monde. Il franchira les plus hautes montagnes et les fleuves grossis par les orages ; il traversera les neiges amoncelées. Faut-il passer des mers ? il ne prétextera point les vents déchaînés ; il ne cherchera point le temps propice à la navigation. Quel autre qu'un soldat ou un amant bravera la fraîcheur des nuits et les torrents de pluie mêlés de neige ? L'un est envoyé au-devant de l'ennemi comme éclaireur ; l'autre a les yeux fixés sur son rival comme sur un ennemi. Celui-là assiège les villes menaçantes, celui-ci la maison de son inflexible maîtresse : plus ou moins grandes, tous deux ils enfoncent des portes.

On fut souvent vainqueur, pour avoir pu  
surprendre un ennemi plongé dans le som-  
meil, et tuer, l'épée à la main, une armée sans



défense. Ainsi furent égorgés les farouches  
bataillons du Thrace Rhésus qui se vit enlever  
ses coursiers trop fameux. Souvent aussi les  
amants savent profiter du sommeil des maris,

et tourner leurs armes contre l'ennemi. Le soin d'échapper à la vigilance des gardes et des sentinelles tient toujours en haleine le soldat et l'amant.

Mars est douteux, et Vénus n'a rien d'assuré : les vaincus se relèvent, et ceux qui vous semblaient ne pouvoir être renversés tombent à leur tour. Qu'on cesse donc d'appeler l'amour une lâcheté : il faut une âme à toute épreuve pour aimer. Achille brûle pour Briséis ravie à son amour : pendant que sa douleur vous le permet, Troyens, brisez les forces de la Grèce. Des embrassements d'Andromaque Hector courait aux armes : c'était son épouse qui lui couvrait la tête de son casque. Le premier des chefs de la Grèce, le fils d'Atrée, à la vue de la fille de Priam, les cheveux épars à la manière des bacchantes, resta, dit-on, interdit d'admiration. Mais lui-même fut pris dans les filets qu'avait forgés Vulcain : nulle histoire ne fit plus de bruit dans le ciel. Moi-même j'étais lent et né pour ne rien faire : le lit et le repos avaient amolli

mon âme. Le soin d'une jeune beauté mit un terme à mon apathie : elle m'enjoignit de faire mes premières armes à son service. Depuis ce temps, vous me voyez agile, et toujours occupé de quelque expédition nocturne. Voulez-vous ne point être un lâche? Aimez.

## ÉLÉGIE DIXIÈME

*A une jeune fille,  
pour la détourner de la prostitution.*

**T**ELLE ON VIT CETTE PRINCESSE, QUI, enlevée des bords de l'Eurotas sur des vaisseaux phrygiens, fut pour ses deux époux la cause d'une si longue guerre; et la belle Léda, que l'adroit Jupiter, caché sous l'apparence trompeuse d'un cygne aux blanches plumes, séduisit au mépris de l'hymen; et Amymone parcourant, une urne sur la tête, les campagnes desséchées de l'Argolide: telle tu étais à mes yeux. Je craignais pour toi la métamorphose de l'aigle et du taureau,

et toutes les ruses que suggéra l'Amour au puissant Jupiter. Aujourd'hui je ne crains plus rien ; je suis guéri de mon erreur, et ta beauté n'éblouit plus mes yeux. D'où vient donc ce changement ? me dis-tu. C'est que tu la mets à prix : et voilà ce qui fait que tu ne saurais me plaire. Tant que tu fus simple et sans art, j'aimais et ton âme et ton corps : aujourd'hui la maladie de ton âme a dépouillé ton corps de tous ses charmes. L'Amour est à la fois enfant et nu. Si son âge est si tendre, s'il ne porte aucun vêtement, c'est pour se montrer dans toute sa sincérité. Pourquoi vouloir que l'enfant de Vénus nous fasse payer ses faveurs ? il n'a point de robe où il puisse en serrer le prix. Ni Vénus ni son fils ne sont propres au dur métier des armes : convient-il que des dieux qui ne sont point faits pour la guerre reçoivent une solde ?

Une prostituée se vend, à tel prix, au premier venu : c'est en livrant son corps qu'elle acquiert de misérables richesses. Encore maudit-elle la tyrannie de son avare corrupteur, et

ce que vous faites de votre gré, elle ne le fait qu'à regret.

Prenez pour modèles les animaux dépourvus de raison : vous rougirez de voir que les bêtes sont plus traitables que vous. La cavale n'exige rien de l'étalon, ni la génisse du taureau ; le bélier n'a point à payer la brebis qui lui plaît. La femme seule aime à se parer des dépouilles de l'homme ; seule elle met ses nuits à prix ; seule elle se met en location. Elle vend un plaisir fait pour l'un et pour l'autre, un plaisir que tous deux ont recherché ; et son tarif est établi par elle en raison de sa jouissance. Quand l'amour doit avoir le même charme pour tous deux, quelle raison pour l'un de l'acheter, pour l'autre de le vendre ? pourquoi perdrai-je, tandis que vous gagnerez, à un jeu dont l'homme et la femme font également les frais ?

Des témoins ne peuvent sans crime se parjurer pour de l'argent ; sans crime un juge ne peut tendre la main à la séduction. C'est une honte pour un avocat de vendre ses

paroles à un pauvre ; c'est une honte pour un tribunal de s'enrichir à rendre la justice ; de même c'est une honte pour la femme d'accroître son patrimoine des revenus de son lit, et de prostituer ses charmes au plus offrant. On doit de la reconnaissance pour une faveur gratuite, on n'en doit point pour l'odieuse location d'un lit. Une fois que vous avez reçu le prix de votre marché, tout est fini, et le locataire n'est plus votre obligé.

Belles, gardez-vous de mettre à prix la faveur d'une nuit : un gain mal acquis ne profite jamais. Que valurent les bracelets des Sabins à la jeune vestale qui périt écrasée sous le poids de leurs armes ? Un fils perça de son épée les flancs dont il était sorti : un collier fut la cause de son crime.

Ce n'est pas qu'il soit défendu d'exiger d'un riche quelques présents ; il a de quoi satisfaire vos exigences : grappillez dans les vignes riches en raisin ; cueillez des fruits dans les féconds vergers d'Alcinoüs. Quant au pauvre, prenez en compte ses bons offices, ses soins,

ce que vous faites de votre gré, elle ne le fait qu'à regret.

Prenez pour modèles les animaux dépourvus de raison : vous rougirez de voir que les bêtes sont plus traitables que vous. La cavale n'exige rien de l'étalon, ni la génisse du taureau ; le bélier n'a point à payer la brebis qui lui plaît. La femme seule aime à se parer des dépouilles de l'homme ; seule elle met ses nuits à prix ; seule elle se met en location. Elle vend un plaisir fait pour l'un et pour l'autre, un plaisir que tous deux ont recherché ; et son tarif est établi par elle en raison de sa jouissance. Quand l'amour doit avoir le même charme pour tous deux, quelle raison pour l'un de l'acheter, pour l'autre de le vendre ? pourquoi perdrai-je, tandis que vous gagnerez, à un jeu dont l'homme et la femme font également les frais ?

Des témoins ne peuvent sans crime se parjurer pour de l'argent ; sans crime un juge ne peut tendre la main à la séduction. C'est une honte pour un avocat de vendre ses

paroles à un pauvre ; c'est une honte pour un tribunal de s'enrichir à rendre la justice ; de même c'est une honte pour la femme d'accroître son patrimoine des revenus de son lit, et de prostituer ses charmes au plus offrant. On doit de la reconnaissance pour une faveur gratuite, on n'en doit point pour l'odieuse location d'un lit. Une fois que vous avez reçu le prix de votre marché, tout est fini, et le locataire n'est plus votre obligé.

Belles, gardez-vous de mettre à prix la faveur d'une nuit : un gain mal acquis ne profite jamais. Que valurent les bracelets des Sabins à la jeune vestale qui périt écrasée sous le poids de leurs armes ? Un fils perça de son épée les flancs dont il était sorti : un collier fut la cause de son crime.

Ce n'est pas qu'il soit défendu d'exiger d'un riche quelques présents ; il a de quoi satisfaire vos exigences : grappillez dans les vignes riches en raisin ; cueillez des fruits dans les féconds vergers d'Alcinoüs. Quant au pauvre, prenez en compte ses bons offices, ses soins,

sa fidélité. Ce qu'on a est tout ce qu'on peut donner à sa maîtresse. Ma richesse, à moi, c'est d'illustrer par mes vers les belles qui s'en rendent dignes. Celle qui me plaît devient célèbre, grâce à mon art. On verra se déchirer les étoffes, l'or et les pierres précieuses se briser; mais la gloire que donneront mes vers durera éternellement. Ce qui m'indigne et me révolte, ce n'est point de donner, c'est de voir qu'on demande un salaire. Ce que je refuse à tes sollicitations, cesse de le vouloir, tu l'auras.

## ÉLÉGIE ONZIÈME

*Il prie Napé de porter un billet doux à Corinne.*

**O** TOI, SI HABILE A RÉUNIR ET A disposer avec art les cheveux de ta maîtresse, et qu'on ne doit point ranger dans la classe des simples servantes, Napé, toi, qui, non moins habile à ménager des rendez-vous nocturnes qu'à remettre des billets doux, as plus d'une fois

décidé l'incertaine Corinne à me venir trouver ;  
ô toi dont la fidélité m'a souvent tiré d'em-  
barras, prends ces tablettes, et remets-les, ce  
matin même, à ta maîtresse : que ton adresse  
aplanisse tous les obstacles. Tu n'as point  
dans le cœur la dureté du diamant, l'inflexi-  
bilité du fer, et ta simplicité n'est pas plus  
grande qu'il ne convient : toi aussi, vraisem-  
blablement, tu as senti les traits de Cupidon ;  
défends donc pour moi le drapeau sous lequel  
nous marchons tous deux. Si elle te demande  
comment je vais, dis-lui que l'espoir d'obtenir  
une nuit me fait vivre ; quant au reste, mon  
amoureuse main l'a confié à cette cire.

Pendant que je parle, l'heure s'enfuit. Va,  
saisis le moment où elle sera libre pour lui  
remettre ces tablettes, mais fais en sorte  
qu'elle les lise aussitôt. Observe ses yeux et  
son front pendant qu'elle lira : son visage  
muet peut t'apprendre ma destinée. Aussitôt  
qu'elle aura fini, demande-lui une longue ré-  
ponse : rien ne me fait mal comme de voir  
un grand espace de cire non rempli. Qu'elle

serre ses lignes; que mes yeux soient arrêtés longtemps sur sa lettre, remplie jusqu'aux extrémités de la marge. Mais qu'ai-je besoin qu'elle se fatigue à manier le stylet? Que sur la tablette on ne lise que ce mot, *Viens*, et j'aurai bientôt couvert de laurier mes tablettes victorieuses, et bientôt je les aurai suspendues au temple de Vénus avec cette inscription : « C'est à Vénus qu'Ovide vous consacre, fidèles instruments de son amour, qui tout à l'heure n'étiez qu'un vil fragment d'étable. »

## ÉLÉGIE DOUZIÈME

*Il maudit les tablettes qui lui rapportaient  
la réponse négative de sa maîtresse.*

**P**LEUREZ MON INFORTUNE : MES tablettes me sont revenues, ne contenant que ce mot si triste : *Impossible!* Les présages sont quelque chose : tout à l'heure, en sortant, Napé s'est heurté le pied contre le seuil de la porte. Dorénavant, quand

on t'enverra quelque part, souviens-toi de  
sortir avec plus de précaution ; et, restée sobre,



de marcher le pied levé. Loin de moi, sinistres  
tablettes, bois lugubre, et toi, cire maudite,  
qui ne m'apportes qu'un refus ! Extraite de la

fleur de la longue ciguë, tu ne peux être que le résidu du miel impur d'une abeille de Corse. Tu paraissais ne devoir ton éclat qu'au vermillon, et c'était au sang que tu devais d'être rouge. Allez embarrasser les carrefours, tablettes inutiles : que la roue pesante du premier voiturier vous brise en éclats. Non, celui qui vous détacha de l'arbre, pour vous façonner, n'avait pas les mains pures. Cet arbre même ne servit qu'à pendre quelque malheureux ; il fournit au bourreau des croix infâmes ; il prêta son lugubre ombrage au hibou croassant, et soutint sur ses branches les œufs du vautour et de l'orfraie. Et c'est à ce bois que j'ai eu la folie de confier les secrets de mon amour ! c'est lui que j'ai chargé de porter à ma maîtresse les plus tendres paroles ! A cette cire convenait bien mieux l'insipide assignation que débite le juge d'un ton farouche ; elle était bien plus propre à servir de journal à l'avare, qui n'y aurait consigné qu'en pleurant les dépenses faites à regret. Tablettes mensongères, ce n'est plus sans raison qu'on vous

appelle doubles : aussi bien ce nombre n'était pas d'un bon augure. Que puis-je souhaiter pour vous dans ma colère? que le temps vous mine et vous ronge, et que la cire qui vous couvre se moisisse et soit flétrie par une rouille immonde.

## ÉLÉGIE TREIZIÈME

*A l'Aurore,*

*pour qu'elle ne hâte point trop sa marche.*

**D**ÉJA PARAÎT SUR L'Océan, AU SORTIR des bras de son vieux mari, la blonde déesse dont le char éclatant ramène le jour. Où cours-tu, belle Aurore? arrête; et qu'à ce prix un combat solennel soit, chaque année, offert par des oiseaux aux mânes de Memnon. Voici le moment où j'aime à rester dans les bras caressants de ma maîtresse; voici le moment, ou jamais, de presser amoureusement son flanc contre le mien; voici le moment où le sommeil est doux et

l'air frais, où le gosier flexible de l'oiseau fait entendre des sons mélodieux. Où cours-tu, contre le vœu des amants, contre le vœu des belles? Retiens, de ta main radieuse, les rênes humides de tes coursiers.

Avant ton lever, le pilote observe mieux les astres et n'erre point à l'aventure au milieu des mers. Quand tu parais, tout fatigué qu'il est, le voyageur se lève, et le soldat saisit ses armes belliqueuses. La première, tu vois le laboureur chargé de la houe; la première, tu appelles sous le joug le bœuf pesant. Tu arraches les enfants au sommeil, et tu les livres au pédagogue, pour que leurs mains délicates s'offrent à la cruelle férule. C'est toi aussi qui amènes la caution devant le tribunal, où va peser sur elle la responsabilité d'un seul mot. Aussi importune pour l'avocat que pour le juge, chaque jour tu les forces à se lever pour de nouveaux procès. C'est toi encore qui, lorsque les femmes pourraient savourer les douceurs du repos, appelles à filer la laine leurs mains laborieuses.

Je passerais sur tout le reste ; mais comment souffrir, à moins qu'on n'ait soi-même aucune belle, que les belles se lèvent si matin ? Que de fois j'ai désiré que la nuit ne voulût point te faire place, et que les astres fugitifs ne se voilassent point devant toi ! combien de fois j'ai désiré que le vent fracassât ton char, ou qu'un de tes chevaux tombât embarrassé dans l'épaisseur d'un nuage ! Cruelle, où cours-tu ? Si tu as eu un fils dont la peau était noire, il dut cette couleur à celle du cœur de sa mère.

Quoi ! si elle n'eût point brûlé d'amour pour Céphale, croit-elle que sa coupable passion nous serait inconnue ? Je voudrais que Tithon pût librement parler de toi : jamais on n'aurait entendu aux cieux l'histoire de si honteuses amours. Tu fuis ton vieil époux, parce que l'âge l'a glacé, et tu te hâtes de monter sur un char qu'il déteste. Mais si tu tenais amoureusement dans tes bras quelque Céphale, on t'entendrait crier : « Allez lentement, coursiers de la Nuit. »

Si ton époux est usé de vieillesse, mon

amour doit-il en souffrir? Est-ce moi qui t'ai mariée à un vieillard? Vois combien d'heures de sommeil la Lune accorda à son jeune amant; et sa beauté n'est point inférieure à la tienne. Le père des dieux lui-même, pour ne pas te voir si souvent, de deux nuits n'en fit qu'une, afin de donner un plus libre champ à son amour.

J'avais terminé ces reproches, et, comme si elle m'eût entendu, son front rougissait, sans que pourtant le jour parût plus tard que de coutume.

## ÉLÉGIE QUATORZIÈME

*A une jeune fille devenue chauve tout à coup.*

**J**E TE LE DISAIS BIEN : « CESSE DE TEINDRE tes cheveux. » Tu n'as plus aujourd'hui de chevelure à teindre. Pourtant, si tu l'avais voulu, qu'était-il de plus beau que tes cheveux! Ils descendaient jusqu'à tes genoux. Telle était leur finesse, que tu craignais de les

peigner. Plus fin n'est pas le tissu dont se couvrent les Sères au teint basané; plus fin n'est pas le fil que, de son pied délicat, déroule l'araignée, suspendue à la poutre solitaire, pour y tramer sa toile déliée. Cependant leur couleur n'était point celle de l'ébène, ce n'était point non plus celle de l'or : c'était un mélange de toutes les deux. Telle est, dans les fraîches vallées du mont Ida, la couleur du cèdre élevé, que l'on a dépouillé de son écorce.

Telle était aussi leur souplesse, qu'ils se prêtaient à mille arrangements, sans jamais te causer la moindre douleur, jamais la pointe de l'aiguille, jamais la dent du peigne ne les cassa : jamais ta coiffeuse n'eut rien à craindre pour elle. Bien des fois j'ai assisté à sa toilette, et jamais elle ne saisit l'aiguille pour lui en piquer les bras. Plus d'une fois aussi, le matin, ses cheveux encore en désordre, elle resta à demi étendue sur son lit de pourpre, et son négligé même n'était pas sans grâce : on l'eût prise alors pour une bacchante de la Thrace, mollement couchée

sur le vert gazon pour y réparer ses fatigues.  
Quoique ses cheveux fussent aussi flexi-



bles que le duvet, combien de fois, hélas!  
ils furent mis à la torture! combien de fois ils  
subirent patiemment le fer et le feu, pour se

plier en tresses arrondies ! « C'est un crime, m'écriais-je, oui, c'est un crime de brûler ces cheveux : ils s'arrangent d'eux-mêmes avec grâce : cruelle, épargne ta tête ! Loin de toi cette violence : ce ne sont point des cheveux à brûler : ils montrent d'eux-mêmes sa place à l'aiguille. »

Elle n'est plus, cette belle chevelure dont Apollon, dont Bacchus auraient été jaloux, cette chevelure comparable à celle que Dioné, sortant toute nue de l'écume des flots, soutenait de ses mains humides.

Pourquoi, s'ils ne te plaisaient point, déplorer la perte de tes cheveux ? Insensée, pourquoi, d'une main chagrine, repousses-tu le miroir ? ton œil ne s'y arrête plus aussi volontiers qu'autrefois : pour plaire encore, tu as besoin d'oublier ce que tu étais.

Leur chute n'est point due aux herbes enchantées d'une rivale, ni à l'eau puisée dans les sources d'Hémonie par une perfide sorcière. Elle n'est point l'effet, non plus, d'une maladie grave (que le ciel t'en préserve !), ni de la

jalousie d'une rivale, envieuse de leur beauté. Non, la faute en est à toi; c'est à ta propre main que tu dois la perte qui te désole, c'est toi-même qui répandais le poison sur ta tête. Maintenant la Germanie t'enverra des cheveux d'esclaves : une nation vaincue se chargera de ta parure. Combien de fois, quand tu entendras vanter la beauté de tes cheveux, tu te diras en rougissant : « Aujourd'hui c'est un ornement acheté qui me fait trouver belle; c'est je ne sais quelle Sicambre qu'on admire en moi. Et cependant, je m'en souviens, il fut un temps où ces hommages ne s'adressaient qu'à moi. »

Malheureux ! qu'ai-je dit ? elle a peine à retenir ses larmes ; de ses mains elle cache son front, et la rougeur a peint ses joues charmantes. Elle a le courage de contempler sur ses genoux des cheveux qui n'étaient point faits pour se trouver à cette place. Calme le trouble de ton cœur et de ton visage : le mal n'est point irréparable : bientôt tu t'embelliras encore de ta première chevelure.

## ÉLÉGIE QUINZIÈME

*Contre les adversaires de la poésie.*

**P**OURQUOI M'ACCUSES-TU, MORDANTE  
Envie, de consumer mes ans à ne  
rien faire? pourquoi appelles-tu mes  
vers l'œuvre d'un paresseux? pourquoi me  
reprocher de ne point suivre les traces de nos  
ancêtres, de ne point profiter des forces de  
mon âge pour cueillir les lauriers poudreux  
du dieu de la guerre, de ne point étudier le  
verbiage de nos lois, de ne point prostituer  
mes paroles dans les luttes fastidieuses du  
barreau? Ces œuvres, que tu vantes, sont  
périssables; je vise, moi, à une gloire immor-  
telle, afin d'être célébré toujours et en tous  
lieux.

Le chantre de Méonie vivra tant que sub-  
sisteront Ténédos et l'Ida, tant que le Simois  
roulera dans la mer ses eaux rapides. Il vivra  
aussi, le poète d'Ascra, tant que le raisin se

gonflera sur la vigne, tant que les dons de Cérès tomberont sous le tranchant de la faucille. Toujours le monde entier parlera du fils de Battus, quoique, chez ce poète, l'art domine plutôt que le génie. Le cothurne de Sophocle ne s'usera point. Aratus vivra aussi longtemps que le soleil et la lune. Tant que la fourberie distinguera l'esclave, tant que le père sera dur, l'entremetteuse perfide, la courtisane caressante, Ménandre vivra. Ennius, qui ne connut point l'art, Accius, dont les accents étaient si mâles, ont un nom que le temps ne détruira point. Quel siècle ne connaîtra Varron, et le premier nautonier, et cette Toison d'or conquise par un chef ausonien? Les vers du sublime Lucrèce ne périront que le jour où le monde périra lui-même. Tityre et les moissons, Énée et ses combats seront lus, tant que Rome sera la reine du monde qu'elle a conquis. Tant que l'arc et le feu seront les armes de l'Amour, on apprendra tes chants mélodieux, élégant Tibulle. Gallus sera connu des peuples du couchant, Gallus sera connu des peuples de

l'aurore : partout, avec Gallus, sera connue sa chère Lycoris.

Ainsi, quand le temps mine les rochers, quand il brise la dent de la dure charrue, les vers échappent à la mort. Que la royauté, avec ses conquêtes, cède donc le pas à la poésie ! Qu'elles lui cèdent aussi, les rives fortunées du Tage, qui roule l'or avec ses eaux.

Que le vulgaire s'enthousiasme pour des choses de rien : moi, ce que je demande, c'est qu'Apollon me verse à pleine coupe l'eau de Castalie ; que le myrte qui craint le froid orne ma tête, et que mes vers ne cessent d'être lus par l'amant agité. Vivant, on sert de pâture à l'Envie ; mort, on goûte le repos à l'ombre de la gloire qu'on a méritée. Lors donc que le bûcher funèbre m'aura consumé, je vivrai, et la meilleure partie de moi-même aura triomphé du trépas.

# LIVRE DEUXIÈME

## ÉLÉGIE PREMIÈRE

*Pourquoi, au lieu de la Gigantomachie  
qu'il avait commencée, il chante ses Amours.*

**V**OICI ENCORE UNE ŒUVRE D'OVIDE né dans l'humide contrée des Pélines, d'Ovide, le chantre de ses propres folies. C'est encore l'Amour qui l'a voulu. Loin d'ici, beautés trop sévères ! vous n'êtes point l'auditoire qu'il faut à de tendres accents. Je ne veux pour lecteurs que la vierge qui s'enflamme à la vue de son fiancé, et le jeune novice que l'amour vient d'atteindre pour la première fois. Je veux que le jeune Romain, blessé du même trait que moi, reconnaisse en mes vers l'image du feu qui le brûle, et qu'après un long étonnement il s'écrie : « Comment donc ce poète a-t-il su le secret de mes amours ? »

J'avais osé, je m'en souviens, célébrer les guerres des cieux et Gygès aux cent mains ; et ce n'est point la force qui m'aurait manqué. J'allais dire la funeste vengeance de Tellus, et la chute du Pélion croulant avec l'Ossa du haut de l'Olympe où ils étaient entassés. J'avais en mes mains les nuages, Jupiter et sa foudre, avec laquelle il n'eût pas manqué de défendre son empire. Ma maîtresse me ferma sa porte : aussitôt, je laissai là Jupiter avec sa foudre ; oui, Jupiter lui-même sortit de mon esprit. Pardonne, Jupiter ! tes traits ne me servaient à rien ; cette porte fermée pouvait plus sur moi que ta foudre. J'en suis revenu à mes badinages, à mes légères élégies : ce sont là mes armes, à moi : la douceur de mes chants amollit bientôt la dureté des portes.

Les vers font descendre vers nous le disque ensanglanté de la Lune : ils arrêtent, au milieu de leur course, les blancs coursiers du Soleil. Les vers arrachent aux serpents leur dard empoisonné ; ils font remonter les eaux vers leur source. Les vers ont fait tomber

des portes ; ils ont forcé la serrure, si bien clouée qu'elle fût sur un chêne épais. Qu'eussé-



je gagné à chanter l'impétueux Achille ? qu'eussent fait pour moi les deux fils d'Atrée, et ce roi que la guerre occupa dix ans, et qui dix

ans erra à l'aventure, et cet Hector, impitoyablement traîné par les coursiers d'un prince d'Hémonie? Mais je n'ai pas plus tôt chanté la beauté d'une tendre jeune fille, qu'elle vient d'elle-même trouver le poète pour le payer de ses vers. C'est là une grande récompense. Adieu donc, héros aux noms illustres, vos faveurs ne sont point celles que j'ambitionne. Pour vous, jeunes beautés, jetez un doux regard sur les vers que me dicte l'Amour au teint de rose.

## ÉLÉGIE DEUXIÈME

*A l'eunuque Bagoas, pour qu'il lui ménage  
un accès facile auprès de la beauté  
confiée à sa garde.*

**O** TOI, A QUI EST CONFIÉ LE SOIN de garder ta maîtresse, écoute, Bagoas; je n'ai que deux mots à te dire, mais ces deux mots sont importants. Hier je l'ai vue se promener sous le portique

des filles de Danaüs. Aussitôt, épris de ses charmes, je lui adressai par écrit une prière. A son tour, elle m'écrivit d'une main tremblante : *Impossible*. Et pourquoi, *impossible*? lui demandai-je. Elle me répondit que ta surveillance était trop sévère.

Si tu fais bien, crois-moi, gardien importun, cesse de mériter la haine ; se faire craindre, c'est faire désirer sa mort. Son mari lui-même est un fou : car pourquoi tant se tourmenter à défendre un bien qui, pour rester intact, n'a pas besoin de surveillant? Permis à lui, sans doute, de se livrer en furieux aux transports de son amour : permis à lui de croire chaste une femme qui plaît à tout le monde. Pour toi, laisse-lui en secret un peu de liberté : ce que tu lui en donneras, elle saura bien te le rendre. Consens à être avec elle de complicité, et la maîtresse est sous les lois de son esclave. Cette complicité t'effraye! eh bien, tu peux fermer les yeux. Lit-elle un billet à l'écart? suppose qu'il vient de sa mère. Arrive-t-il un inconnu? prends-le pour une vieille

connaissance. Va-t-elle voir une amie malade, qui ne l'est pas? figure-toi qu'elle l'est en effet. Tarde-t-elle à venir? pour ne point t'ennuyer d'attendre, tu peux appuyer ta tête sur tes genoux et ronfler à ton aise. Ne va point t'enquérir de ce qui peut se faire au temple d'Isis, de ce qui peut se passer aux théâtres.

Un complice discret obtiendra toujours des honneurs, et pourtant qu'y a-t-il de moins difficile que de se taire? Il est aimé, il mène toute la maison; il n'a point à craindre les étrivières : à lui l'omnipotence; aux autres, vil troupeau, la servitude. Pour cacher au mari la vérité, il le berce de chimères, et, maîtres tous les deux, ils trouvent bon ce qui n'avait plu qu'à la femme. Un mari a beau froncer le sourcil, il a beau se rider le front, ce que veut une femme caressante, elle l'obtient. Mais il faut que de temps en temps elle te cherche querelle, qu'elle verse des larmes feintes, qu'elle te traite de bourreau. Toi, alors, suppose-lui des torts dont elle puisse aisément se laver : en l'accusant à faux, fais

prendre à son mari le change sur la vérité. A ce prix les honneurs, à ce prix les écus pleuvront sur toi. Agis-en de la sorte, et bientôt tu auras ta liberté.

Tu vois les délateurs le cou chargé d'étroites chaînes; tu vois les hommes au cœur perfide enfermés dans de noirs cachots. Tantale cherche l'eau au sein même de l'eau; il cherche le fruit au milieu des fruits : l'eau et le fruit échappent à ses lèvres : voilà ce que lui a valu son indiscretion. Pour avoir suivi trop sévèrement les ordres de Junon, le gardien d'Io périt à la fleur de l'âge, et Io est une déesse.

J'ai vu charger de fers, qui lui meurtrissaient les jambes, un indiscret qui avait révélé à un mari les amours incestueux de sa femme. Il méritait un châtiment plus sévère : car sa langue méchante avait fait deux victimes : il plongeait le mari dans la douleur, et flétrissait l'honneur de l'épouse.

Crois-moi : il n'est point de mari qui aime de pareilles accusations; il peut les entendre,

mais jamais avec plaisir. S'il est froid, son indifférence rendra votre délation inutile ; s'il aime, il vous doit son malheur. D'ailleurs, si évidente qu'elle soit, la faute d'une femme n'est pas facile à prouver : elle a pour elle l'indulgence de son juge. Eût-il tout vu lui-même, il admettra un désaveu ; il accusera ses propres yeux, il se donnera tort à lui-même. Qu'il voie sa femme pleurer ; il pleurera avec elle, en disant : « Ce maudit bavard me le payera cher ! » Qu'elle est inégale, la lutte où tu t'engages ! Vaincu, tu passes par les étrivières, tandis que la belle repose sur les genoux de son juge.

Ce n'est point un crime que nous voulons : nous ne cherchons point à nous voir pour composer des breuvages empoisonnés ; dans nos mains n'étincelle point une épée menaçante. Ce que nous demandons, c'est que, par ton moyen, nous puissions aimer sans danger. Est-il prière plus innocente ?

## ÉLÉGIE TROISIÈME

*Au même Bagoas, qui s'était montré inflexible.*

**Q**UE JE SUIS MALHEUREUX QUE LA garde de ma maîtresse te soit confiée, à toi qui n'es ni homme ni femme, à toi qui ne peux connaître les plaisirs que savourent ensemble deux amants! Celui qui le premier mutila honteusement l'enfance, méritait bien de subir à son tour le même supplice. Tu aurais plus de complaisance, tu serais plus sensible à mes prières, si jamais tu avais aimé quelque belle. Tu n'es point fait pour monter à cheval, pour porter des armes pesantes, pour charger ta main de la lance belliqueuse. Il faut être homme pour cela; toi, renonce à tout acte viril. Ne suis point d'autres drapeaux que ceux de ta maîtresse. C'est elle que tu dois servir; mets à profit ses bonnes grâces. Si tu la perds, à quoi serais-tu bon? Sa figure, son âge, invitent au

plaisir : sa beauté ne doit point se faner et  
périr dans un lâche abandon. Si sévère que



tu paraisses, elle aurait bien pu te tromper.  
Ce qu'ont résolu deux amants ne manque

jamais son effet : mais comme il est peut-être mieux d'essayer les prières, nous t'adressons les nôtres, tandis que tu as encore le temps d'être complaisant à propos.

## ÉLÉGIE QUATRIÈME

*Son penchant à l'amour ;  
pourquoi toutes les belles, sans distinction,  
lui plaisent.*

**J**E NE PRÉTENDS POINT JUSTIFIER LE relâchement de mes mœurs, ni jamais recourir à des prétextes mensongers pour faire excuser mes écarts. J'avoue mes fautes, si un tel aveu peut être utile à quelque chose. Maintenant que je me suis reconnu coupable, je veux révéler toutes mes folies. Je maudis mes erreurs, et je ne puis m'empêcher de me complaire aux erreurs que je maudis. Oh ! qu'il est pesant à porter, le joug qu'on voudrait secouer ! Je n'ai ni la force ni le pouvoir de maîtriser mes passions ; elles

m'entraînent, comme les flots rapides emportent la barque légère.

Ce n'est point telle ou telle beauté qui m'enflamme : cent motifs m'obligent à aimer toujours. Qu'une belle tienne ses yeux modestement baissés, mon cœur prend feu, et sa pudeur est le piège où je tombe. Celle-ci est-elle agaçante? je me laisse prendre, parce qu'elle n'est point novice, et qu'elle promet d'être vive et agissante sur un lit moelleux. Si j'en vois une dont l'air farouche rappelle la sévérité des Sabines, je me figure qu'elle a des désirs, mais qu'elle sait bien les cacher. Êtes-vous savante? vous me plaisez par vos rares talents ; êtes-vous ignorante? c'est votre simplicité qui me plaît. Celle-ci trouve les vers de Callimaque sans grâce au prix des miens : je lui plais, elle me plaît tout de suite ; celle-là, critiquant mes vers, me conteste le titre de poète : malgré ses critiques, je voudrais la toucher de près. Celle-ci marche mollement : sa mollesse me charme ; celle-là, lourdement : l'approche d'un amant lui donnera peut-être de la souplesse.

L'une chante avec grâce, et son gosier flexible exhale les accents les plus mélodieux : je voudrais cueillir un baiser sur sa bouche à demi ouverte ; l'autre parcourt d'un doigt léger les cordes frémissantes de sa lyre : qui pourrait ne point aimer des mains si savantes ? Cette autre enfin me séduit par sa danse ; j'aime à voir ses poses lascives, le mouvement cadencé de ses bras, son adresse à répondre à la mesure par le balancement de tout son corps. Ne parlons point de moi, que tout enflamme : mettez Hippolyte devant elle ; il deviendra un Priape. Toi, qui es grande, tu ne le cèdes point aux héroïnes de l'antiquité, et tu tiens bien ta place dans toute la longueur du lit. Toi, qui es toute mignonne, tu sais me plaire aussi. Toutes deux me ravissent ; la grande et la petite me conviennent également. Celle-ci est-elle sans parure ? je pense à ce que la parure pourrait ajouter à ses charmes ; celle-là est-elle parée ? elle brille de tous ses attraits. Je suis l'esclave de la blonde et de la brune, et j'aime aussi une Vénus sous un teint basané.

De noirs cheveux flottent-ils sur un cou de neige? la beauté de Lédà était due à sa noire chevelure. Aperçois-je de blonds cheveux? une chevelure dorée faisait la beauté de l'Aurore. Partout l'histoire m'aide à justifier mon amour. La jeunesse m'enchanté, la maturité me séduit : l'une a pour elle la beauté du corps, l'autre son esprit. En un mot, de toutes les belles que l'on admire à Rome, il n'en est point une seule que ne convoite mon amour.

## ÉLÉGIE CINQUIÈME

*Il fait des reproches à sa maîtresse, qui, lui présent et feignant de dormir, avait donné à un convive des signes non douteux de son amour.*

**F**UIS AVEC TON CARQUOIS, CUPIDON!  
l'Amour n'a point assez de prix, pour  
que j'invoque si souvent la mort.  
Oui, j'invoque la mort, quand je songe à ta  
perfidie, ingrate beauté, née pour faire à jamais

mon malheur. Ce ne sont point tes tablettes mal effacées qui me dévoilent ta conduite : ce ne sont point des cadeaux reçus furtivement qui révèlent ton crime. Plût aux dieux qu'en t'accusant je ne pusse te convaincre ! Malheureux que je suis ! pourquoi ma cause est-elle si bonne ? Heureux l'amant qui peut défendre hautement ce qu'il aime, et à qui sa maîtresse peut dire : « Je ne suis point coupable ! » Il a un cœur de fer et s'abandonne trop à son courroux, celui qui veut acquérir un laurier sanglant par la condamnation d'une perfide.

Malheureusement j'ai tout vu, quand tu me croyais endormi. Oui, j'ai vu de mes yeux, que la vapeur du vin ne troublait pas, j'ai vu votre trahison. Je vous ai vus vous parler par le mouvement de vos sourcils : vos signes de tête, langage assez clair, étaient presque des paroles. Tes yeux ne furent point muets : des lettres furent tracées avec le vin sur la table : tes doigts eux-mêmes n'étaient pas sans parler leur langage. Malgré tous vos efforts

pour le cacher, j'ai pénétré le sens de vos paroles; j'ai compris la valeur des signes convenus entre vous. Déjà la plupart des convives s'étaient éloignés : il ne restait plus que deux jeunes gens, endormis par l'ivresse. Je vous vis alors échanger des baisers criminels, des baisers dans lesquels, je l'ai vu, vos deux langues se confondaient; non point de ces baisers que reçoit d'une sœur un frère vertueux, mais de ceux que donne une tendre maîtresse à son avide amant; non point de ces baisers que Phébus pouvait donner à Diane, mais de ceux que Vénus prodiguait à son cher Mars.

« Que fais-tu? m'écriai-je; à qui portes-tu des faveurs qui m'appartiennent? C'est mon droit, c'est mon bien; je le reprends et je le défendrai. A moi seul tes caresses, à toi seule les miennes; pourquoi un tiers veut-il avoir une part dans ce qui n'appartient qu'à nous? »

C'est en ces termes que s'exhalait mon dépit : le rouge de la pudeur eut bientôt couvert

ses joues coupables. Ainsi se colore le ciel au lever de l'épouse de Tithon, ou la jeune vierge à la vue de son fiancé ; ainsi brillent les roses au milieu des lis qui les entourent ; telle rougit la lune, arrêtée dans sa course par quelque enchantement ; tel encore l'ivoire assyrien, que teint une femme de Méonie pour l'empêcher de jaunir avec les années. Telle, ou peu s'en faut, était la couleur de la perfide, et jamais peut-être on ne l'avait vue plus belle. Elle regardait la terre, et ce regard était charmant ; la tristesse était peinte sur son visage, et sa tristesse même lui donnait de la grâce. Ses cheveux, et rien n'était plus beau que ses cheveux, je faillis les lui arracher ; ses joues délicates, je faillis les meurtrir.

Lorsque mes yeux rencontrèrent les siens, mes bras nerveux tombèrent malgré moi, et ma maîtresse trouva sa sûreté dans ses armes. Moi qu'elle venait de voir menaçant, je me jetai à ses genoux, et la priai de ne pas me donner de moins tendres baisers. Elle sourit, et me donna de tout son cœur le plus doux

baiser ; un de ces baisers qui arracheraient à la main irritée de Jupiter sa foudre étincelante. Ce qui me tourmente aujourd'hui, c'est la crainte que mon rival n'en ait reçu d'aussi délicieux : je ne veux point que les siens aient pu être du même titre.

Il y avait certainement dans ce baiser beaucoup plus d'art qu'elle n'en doit à mes leçons ; il me sembla qu'elle avait appris quelque chose de nouveau. Ce raffinement de volupté ne me présage rien de bon : c'est pour mon malheur que nos langues, se croisant mutuellement, furent tout entières étreintes par nos lèvres. Et pourtant ce n'est point cela seul qui me peine : ce n'est pas seulement de ces baisers voluptueux que je me plains, quoique pourtant je m'en plaigne ; mais de telles leçons ne se donnent que dans le lit, et je ne sais quel maître en a reçu le prix inestimable.

## ÉLÉGIE SIXIÈME

*Il déplore la mort du perroquet  
qu'il avait donné à sa maîtresse.*

**L'**OISEAU IMITATEUR VENU DES INDES Orientales, ce perroquet n'est plus! Arrivez en foule à ses funérailles; venez tous, pieux habitants des airs; frappez-vous la poitrine de vos ailes, et sillonnez de vos ongles aigus vos têtes délicates. A défaut de pleureuses qui s'arrachent les cheveux, déchirez à l'envi vos plumes hérissées; à défaut des accents du clairon qui résonne au loin, faites entendre des chants funèbres.

Pourquoi te plaindre, Philomèle, de la scélératesse du tyran ismarien? le temps a dû mettre un terme à tes plaintes. Réserve-les pour le trépas de l'oiseau le plus rare. Le sort d'Itys fut un grand sujet de douleur, mais ce sujet est bien ancien.

Vous tous, qui vous balancez mollement

dans les plaines des cieux, et toi plus que tout  
autre, tourterelle chérie, exhalez vos plaintes  
lugubres. Il fut, toute sa vie, en parfaite intel-



ligence avec vous, et sa fidélité à toute épreuve  
ne se démentit jamais. Ce que fut le Phocéen  
Pylade pour son ami Oreste, la tourterelle, ô

perroquet, le fut pour toi, tant que tu vécus.

Mais à quoi t'a servi cette fidélité? à quoi t'a servi le brillant éclat de ton rare plumage? à quoi t'a servi cette voix si habile à imiter notre langage? à quoi t'a servi d'avoir plu à ma maîtresse, dès que tu lui fus donné? Infortuné! tu étais la gloire des oiseaux, et tu n'es plus! Tu pouvais, par l'éclat de ton plumage, éclipser la verte émeraude, et le rouge coloris de ton bec égalait l'éclat de la pourpre. Nul oiseau sur la terre ne parlait aussi bien que toi; tant était grande ton adresse à répéter, en grasseyant, les sons que tu avais entendus!

La mort jalouse t'a frappé : tu ne déclarais la guerre à aucun oiseau; tu étais à la fois babillard et ami des douceurs de la paix. Nous voyons les cailles, toujours en guerre, et par cela même peut-être, atteindre souvent la vieillesse. Les moindres aliments te suffisaient; le plaisir que tu trouvais à parler ne te permettait pas de prendre une fréquente nourriture. Une noix faisait ton repas; quelques pavots

t'invitaient au sommeil ; quelques gouttes d'eau pure éteignaient ta soif. Nous voyons vivre l'insatiable vautour, et le milan, qui dans son vol décrit de grands cercles au milieu des airs, et le geai, qui pronostique la pluie. Nous voyons vivre la corneille, odieuse à la belliqueuse Minerve : à peine meurt-elle au bout de neuf siècles. Et il est mort, cet oiseau qui savait si bien imiter la voix de l'homme, ce perroquet, rare présent apporté des extrémités du monde ! Presque toujours les mains avares de la mort frappent d'abord ce qu'il y a de meilleur sur la terre, et les plus mauvaises choses accomplissent leur destinée. Thersite vit les tristes funérailles de Philacides ; Hector était réduit en cendres, que ses frères vivaient encore.

A quoi bon rappeler les tendres vœux que fit pour toi ma maîtresse alarmée, ces vœux que le tempétueux Notus emporta au milieu des mers ? Tu avais atteint le septième jour, qui devait être le dernier pour toi : déjà la Parque avait entièrement dévidé son fuseau : ta langue cependant eut le courage de se faire

entendre encore et tu t'écrias en mourant :  
« Corinne, adieu ! »

Dans l'Élysée, sur le penchant d'une colline, il est une forêt qu'ombragent des chênes touffus ; la terre humide y est toujours ornée d'un vert gazon. Ce lieu, si l'on en croit la Fable, est, dit-on, le séjour des oiseaux pieux : les oiseaux de mauvais augure n'y pénètrent point. C'est là qu'habitent les cygnes innocents et l'éternel phénix, toujours unique parmi les oiseaux. C'est là que le paon étale avec orgueil son brillant plumage, et que la colombe caressante prodigue ses baisers à son avide époux. Reçu au milieu d'eux, dans ce riant bocage, notre perroquet attire sur lui, par son langage, l'attention de ces pieux oiseaux.

Ses os sont recouverts d'un tombeau, et ce tombeau, petit comme son corps, présente une petite pierre couverte de cette petite inscription : « On peut juger par ce monument combien je plus à ma maîtresse : ma bouche, pour lui parler, en savait plus qu'une bouche d'oiseau. »

## ÉLÉGIE SEPTIÈME

*A Corinne :*

*il nie avoir jamais eu aucun commerce  
avec Cypassis.*

**S**ERAI-JE DONC TOUJOURS EN BUTTE A des accusations nouvelles de ta part? J'ai beau sortir victorieux de cette lutte, je suis las de ces débats toujours renaissants. Si je porte les yeux sur les gradins élevés du théâtre, tu choisis, entre mille, la femme qui doit servir de prétexte à tes plaintes. Que les yeux innocents d'une beauté s'arrêtent par hasard sur mes yeux muets; suivant toi, mon silence en dit assez, je m'entends avec elle. Que je loue celle-ci, tes ongles s'attaquent sans pitié à ta chevelure; que je blâme celle-là, c'est pour mieux cacher mon crime. Si j'ai bon teint, c'est que je suis froid avec toi; si je suis pâle, c'est que je languis d'amour pour une autre.



Si du moins j'avais quelques fautes à me reprocher! on souffre plus patiemment la peine qu'on a méritée. Mais toi, c'est sans

raison que tu m'accuses, et, par ton penchant à tout croire mal à propos, tu détruis toi-même l'effet que pourrait avoir ton courroux. Vois cet animal à longues oreilles, vois ce pauvre baudet : malgré les coups de fouet dont on l'accable, il n'en va pas plus vite.

Voici un nouveau chef d'accusation. Aujourd'hui c'est ton habile coiffeuse Cypassis, qui aurait, dis-tu, souillé avec moi le lit de sa maîtresse. Me préservent les dieux, si l'envie me prenait d'être coupable, de vouloir l'être avec une femme d'une condition vile ! Est-il un homme libre qui voulût s'unir à une esclave, et serrer dans ses bras un dos meurtri de coups de fouet ? Ajoute que c'est elle qui met la dernière main à ta coiffure, et que ses doigts habiles te l'ont rendue précieuse. Et moi je m'attaquerais à une fille qui t'est si dévouée ! qu'y gagnerais-je, sinon d'être dénoncé, après avoir essuyé un refus ? Je te le jure par Vénus et par l'arc de son volage fils, ce crime dont tu m'accuses, je n'en suis point coupable.

## ÉLÉGIE HUITIÈME

*A Cypassis : il lui demande comment il se fait  
que Corinne a pu pénétrer le secret  
de leurs amours.*

**T**OI QUI SAIS SI BIEN ARRANGER DE mille manières une chevelure, toi qui es digne de ne coiffer que des déesses; Cypassis, toi dont un doux larcin m'a fait connaître tout le mérite; toi, si précieuse pour ta maîtresse, mais plus précieuse pour moi, qui donc a pu révéler le secret de nos amours? Comment Corinne a-t-elle pu soupçonner nos plaisirs? Est-ce que j'ai rougi? M'est-il échappé un seul mot qui pût trahir nos furtives voluptés? N'ai-je pas juré, au contraire, que, pour vouloir être coupable avec une servante, il fallait n'avoir pas le sens commun?

Et pourtant le héros de Thessalie a brûlé d'amour pour la belle Briséis, qui n'était qu'une

servante. Elle n'était elle-même qu'une esclave, cette prêtresse qui sut captiver le roi de Mycènes. Suis-je donc plus grand qu'Achille, plus grand que le descendant de Tantale? Ce qui fut convenable pour des rois serait-il pour moi un sujet de honte?

Cependant, lorsqu'elle arrête sur toi ses regards courroucés, j'ai vu tes joues se couvrir de rougeur. Qu'avec plus d'assurance, si tu ne l'as pas oublié, je pris à témoin de mon innocence l'auguste Vénus! Et toi-même, oui toi, belle déesse, ordonne que ce parjure d'un cœur innocent soit, par la chaude haleine du Notus, emporté par delà les flots carpathiens.

Pour un tel service, accorde-moi, brune Cypassis, la douce faveur de me trouver aujourd'hui seul à seul avec toi. Pourquoi refuses-tu? pourquoi, ingrate, feins-tu de nouvelles alarmes? Il suffit d'avoir bien mérité d'un de tes maîtres. Si tu es assez sotté pour me refuser, j'avouerai ce que nous avons fait; je deviendrai moi-même mon accusateur, et je dirai, Cypassis, oui, je dirai à ta maîtresse le

lieu et le nombre de nos rendez-vous, et aussi le nombre et la nature de nos plaisirs.

## ÉLÉGIE NEUVIÈME

*A Cupidon : il l'exhorte à ne pas décocher tous ses traits contre lui seul.*

**O** TOI, QUI NE TE LASSES JAMAIS d'être irrité contre moi, Cupidon, toi qui ne laisses jamais mon cœur en repos, pourquoi suis-je en butte à tes coups, moi qui n'ai jamais abandonné ton drapeau? pourquoi me blesser dans mon propre camp? pourquoi ton flambeau brûle-t-il tes amis? pourquoi ton arc les perce-t-il de ses flèches? Il y aurait plus de gloire à triompher d'un rebelle. Quoi! le héros hémorien, après avoir percé Téléphe avec sa lance, ne guérit-il pas avec sa lance la blessure de son ennemi? Le chasseur poursuit l'animal en fuite; une fois qu'il l'a pris, il le laisse, pour aller toujours à la piste d'une proie nouvelle.

C'est pour nous, qui sommes tes sujets, que tu réserves la force de tes armes ; et ton bras engourdi ne sait point frapper l'ennemi qui te résiste ! A quoi bon émousser tes traits aigus sur des os décharnés ? car l'amour ne m'a laissé que les os. Sans amour il est tant de jeunes filles ; il est tant de jeunes garçons sans amour. C'est sur eux qu'il te faut remporter un glorieux triomphe.

Rome, si elle n'eût point déployé ses forces dans tout l'univers, ne serait aujourd'hui encore qu'un assemblage de chaumières. Le soldat fatigué abandonne la guerre pour le champ qu'on vient de lui donner. Le coursier, délivré de sa prison, va bondir dans les pâturages ; de vastes bassins abritent le vaisseau rentré dans le port, et le gladiateur reçoit, en échange de ses armes, la baguette qui l'affranchit des combats. Et moi, qui puis compter tant de campagnes au service de l'Amour, n'était-il pas temps que je vécusse en repos ?

Et cependant qu'un dieu me dise : « Vis

désormais sans amour ; » je m'en défendrai, tant est doux le mal d'aimer ! Quand je suis bien repu d'amour, quand je n'en ressens plus les feux, je ne sais quel vertige entraîne mon âme égarée. Comme le cavalier, retenant en vain les rênes blanchies d'écume, se voit emporté dans le précipice par son coursier qui ne sent point le mors ; comme l'esquif, près de toucher la terre et de surgir au port, se voit tout à coup rejeté au large par un coup de vent ; ainsi je suis entraîné çà et là par le souffle incertain de Cupidon, et l'Amour au teint de rose reprend contre moi ses traits accoutumés.

Frappe, enfant ; j'ai déposé les armes, et je m'offre nu à tes coups. Déploie ici tes forces, et fais voir ici ton adresse. Voilà le point où, sans attendre tes ordres, les traits viennent d'eux-mêmes s'enfoncer : à peine le carquois leur est-il aussi connu que mon cœur.

Malheur à qui peut reposer une nuit tout entière, et attacher un grand prix au sommeil ! Insensé ! qu'est le sommeil, sinon l'image de

la froide mort? Les destins te réservent un assez long repos.

Je veux, moi, que tantôt ma maîtresse me trompe par des promesses mensongères : l'espoir du moins sera pour moi un véritable bonheur ; je veux que tantôt elle me caresse, que tantôt elle me querelle ; que souvent elle se donne à moi, que souvent elle me repousse. Si Mars est inconstant, Cupidon, c'est grâce à toi ; oui, c'est à ton exemple que l'amant de ta mère porte çà et là ses armes. Tu es volage, tu es cent fois plus léger que tes ailes, et, toujours inconstant, tu donnes et tu refuses le plaisir au gré de ton caprice. Si pourtant vous daignez, ta gracieuse mère et toi, exaucer mes prières, viens régner en maître dans mon cœur et ne l'abandonne pas. Que les belles, foule trop volage, accourent sous ton empire : tu seras, à ce prix, adoré des deux sexes à la fois.

## ÉLÉGIE DIXIÈME

*A Grécinus : on peut fort bien, quoi qu'il en dise,  
aimer deux beautés à la fois.*

**C**'EST TOI, JE M'EN SOUVIENS, OUI,  
c'est toi, Grécinus, qui niais qu'on  
pût aimer deux belles en même  
temps. Grâce à toi, j'ai succombé ; grâce à toi,  
j'ai été pris sans défense, et voici, j'en ai honte,  
voici que j'aime deux maîtresses à la fois, belles  
toutes les deux, toutes les deux femmes de  
chambre : il serait difficile de dire laquelle a le  
plus de talent. La première l'emporte en beauté  
sur la seconde, la seconde sur la première :  
tantôt c'est celle-ci, tantôt c'est celle-là qui me  
plaît davantage. Mon cœur, comme l'esquif  
battu par des vents opposés, erre à l'aventure,  
partagé entre ces deux amours. Pourquoi,  
déesse du mont Éryx, multiplier ainsi mes  
éternels tourments ? N'était-ce pas assez d'avoir  
à m'occuper d'une seule maîtresse ? Pourquoi

ajouter des feuilles aux arbres, des étoiles au ciel, et des eaux nouvelles aux flots de l'immense Océan?

Mieux vaut pourtant aimer ainsi que de languir sans amour. A mes ennemis une vie sans voluptés ; à mes ennemis le sommeil sur une couche solitaire et la facilité de se reposer tout à leur aise au milieu d'un lit non partagé ! Pour moi, je veux que le cruel amour m'arrache aux douceurs du sommeil ; je veux n'être pas seul à fouler le duvet de ma couche. Qu'une seule maîtresse épuise sans obstacle mon amour, si une seule peut le faire ; et, si une n'y suffit, qu'elles soient deux. Un corps sec, mais non débile, m'en donnera la force ; c'est l'embonpoint, et non la vigueur, qui lui manque.

D'ailleurs la volupté m'animera de sa puissance : jamais je ne suis resté en défaut près d'une belle. Souvent, après une nuit consacrée au plaisir, elle m'a trouvé, le matin, plein de vigueur et tout prêt à l'action. Heureux qui meurt dans les doux combats de Vénus ! Fassent



les dieux que j'y trouve un jour le trépas!

Que le soldat présente sa poitrine aux  
traits de l'ennemi, qu'il achète au prix de son  
sang une gloire immortelle; que l'avare aille

chercher au loin des richesses, et que, submergé dans les mers qu'a lassées son navire, il en avale les eaux de sa bouche parjure; pour moi, je veux blanchir sous la bannière de Vénus, je veux mourir au milieu de la lutte, et qu'on puisse dire, en pleurant sur mon tombeau : « Il est mort comme il a vécu. »

## ÉLÉGIE ONZIÈME

*Il cherche à détourner Corinne de son projet  
d'aller à Baïes.*

**C'**EST L'ARGO, DÉPOUILLE DU MONT Pélion, qui le premier s'ouvrit sur les flots étonnés une route périlleuse et semée d'écueils, pour rapporter la toison d'or! Oh! plutôt au ciel qu'*Argo* eût été englouti dans les profonds abîmes de la mer, afin que nul mortel ne fatiguât de sa rame l'immensité des flots!

Voici qu'abandonnant sa couche accoutumée et ses pénates domestiques, Corinne

va se confier à l'élément trompeur. Pourquoi obliges-tu ton malheureux amant à redouter pour toi le Zéphyr et l'Eurus, le souffle glacial de Borée et la chaude haleine du Notus? Tu ne verras sur ta route ni villes ni forêts dignes d'être admirées. Pour tout spectacle tu n'auras que la vue d'une mer bleuâtre et perfide. Ce n'est point au large qu'on trouve de légers coquillages et des cailloux richement nuancés ; on ne les voit que dans les claires eaux du rivage. C'est le rivage seulement que vous devez, jeunes beautés, fouler de vos pieds délicats : il n'y a de sûreté que là : plus loin sont cachés des écueils. Que d'autres vous racontent quels combats se livrent les vents, quelles mers sont infestées par Charybde et Scylla, sur quelles roches sont assis, menaçants, les monts Cérauniens, dans quels lieux sont cachées les Syrtes ou Malée. Que d'autres vous en instruisent ; quels que soient leurs récits, croyez-les : croire au récit d'une tempête, ce n'est point en courir les risques.

On est bien longtemps sans revoir la

terre, quand, une fois détaché du rivage, le vaisseau vogue à pleines voiles sur la vaste mer. Le navigateur inquiet redoute la fureur des vents et voit la mort d'aussi près que les flots. Que deviendras-tu, si Triton soulève avec furie ses ondes agitées? combien alors ton visage sera décoloré! Invoquant les fils secourables de la féconde Lédà, tu t'écrieras : « Heureuse celle que retient sa terre natale! » Il est bien plus sûr de dormir dans un bon lit, de lire quelque livre, de faire résonner sous ses doigts la lyre de Thrace.

Mais si le vent des tempêtes emporte mes vaines paroles, que du moins Galatée favorise le vaisseau qui te porte! Si une telle beauté venait à périr, le crime en serait à vous et à votre père, déesses filles de Nérée. Pars en pensant à moi, pour revenir au premier vent propice, et que son souffle plus fort enfle alors tes voiles. Que le puissant Nérée ramène la mer inclinée sur ce rivage; que le vent pousse les vaisseaux par ici; que par ici le flux précipite les eaux. Prie toi-même les zéphyr

de souffler en plein dans tes voiles, que tes propres mains aideront à faire mouvoir.

Le premier, je découvrirai du rivage ton navire chéri; et je dirai : « Ce navire, il ramène mes dieux. » Je te recevrai dans mes bras, je cueillerai au hasard mille baisers rapides; la victime vouée pour ton retour tombera au pied des autels. J'étendrai, en forme de lit, le sable mouvant du rivage, et le premier tertre nous servira de table. Là, le verre à la main, tu me raconteras toutes tes aventures; tu me dépeindras ton vaisseau à demi englouti par les vagues; tu me diras qu'en revenant vers moi, tu ne craignais ni le froid de la nuit, ni les autans impétueux. Tout cela, fût-il supposé, sera vrai pour moi; je croirai tout. Et pourquoi ne croirais-je pas avec complaisance ce que je désire le plus? Puisse l'étoile du matin, brillant dans un ciel sans nuages, m'amener au plus tôt cet heureux jour!

## ÉLÉGIE DOUZIÈME

*Sa joie d'avoir à la fin obtenu  
les faveurs de Corinne.*

**V**ENEZ CEINDRE MON FRONT, LAURIERS  
de la victoire. Je suis vainqueur :  
elle est dans mes bras cette Corinne  
qu'un mari, qu'un gardien, qu'une porte de  
chêne, que tant de remparts mettaient à l'abri  
d'une surprise ! La victoire qui, avant toutes  
les autres, mérite les honneurs du triomphe,  
c'est assurément celle qui n'est point souillée  
par le sang du vaincu. Ce ne sont point  
d'humbles murailles, ce ne sont point des  
places entourées d'étroits fossés, c'est une belle  
que j'ai su enlever d'assaut.

Quand Pergame tomba, après dix ans de  
guerre, quelle part d'honneur, entre tant d'as-  
siégeants, en revint-il au fils d'Atrée ? Ma  
gloire, à moi, m'est toute personnelle : nul  
soldat ne peut en réclamer sa part, nul n'a de

titre pour y prétendre. C'est comme chef à la fois et soldat que j'en suis venu à mes fins : moi-même, je fus à la fois cavalier, fantassin, porte-enseigne, et le hasard ne fut pour rien dans mes succès. A moi donc un triomphe qui est le prix de mes efforts !

Je ne serai pas non plus la cause d'une nouvelle guerre. Sans l'enlèvement de la fille de Tyndare, la paix de l'Europe et de l'Asie n'aurait point été troublée. C'est une femme qui, avec du vin, arma honteusement les uns contre les autres les sauvages Lapithes et la race monstrueuse des Centaures. C'est une femme qui, dans ton royaume, juste Latinus, força les Troyens à recommencer des guerres désastreuses. C'est une femme qui, dès les premiers temps de Rome, fut cause du sanglant combat où les Romains eurent à se défendre contre leurs beaux-pères. J'ai vu se battre des taureaux pour une blanche génisse, qui, spectatrice de la lutte, animait elle-même leur courage. Moi aussi je suis un des nombreux soldats de l'Amour ; mais c'est



sans effusion de sang qu'il me fait suivre ses étendards.

me trompe d'un mot : là ne se trouve point l'objet de mon amour, mon amour seul s'y trouve. Non, me plaçât-on entre Castor et Pollux, sans toi je ne voudrais point habiter le ciel.

Que la mort soit cruelle et la terre pesante à ceux qui les premiers ont tracé, dans leurs courses, de lointains sillons sur le globe ! Au moins devaient-ils enjoindre aux jeunes beautés d'accompagner leurs amants, s'il fallait sillonner la terre par des routes interminables. Pour moi, si j'avais à gravir, gelé de froid, les Alpes exposées à tous les vents, ce voyage, tout pénible qu'il est, me semblerait doux avec ma maîtresse ; avec ma maîtresse je n'hésiterais point à franchir les Syrtes de la Libye, à présenter ma voile au perfide Notus ; avec elle je ne craindrais ni les monstres marins qui aboient aux flancs de Scylla, ni tes gorges étroites, sinieuse Malée, ni les eaux que l'infatigable Charybde, gorgée sans cesse de vaisseaux submergés, vomit et engloutit de nouveau.

Que si les vents sont plus forts que Neptune, si les flots emportent les dieux qui nous protègent, attache à mes épaules tes bras



aussi blancs que la neige ; je porterai facilement un aussi doux fardeau. Souvent, pour aller voir Héro, son jeune amant avait traversé les mers à la nage ; il n'y eût point péri, sans

l'obscurité qui déroba la route à ses yeux.

Moi, seul ici sans ma maîtresse, j'ai beau voir de riches vignobles, des champs partout baignés par des fleuves limpides, j'ai beau voir l'onde, obéissant au cultivateur, se partager en de nombreux ruisseaux, et les feuilles des arbres mollement agitées par la fraîche haleine des vents, je ne crois point habiter le beau pays des Péligniens ; je n'y retrouve point le domaine de mes aïeux, le lieu qui m'a vu naître : je me crois au milieu de la Scythie, des farouches Ciliciens, des Bretons au visage peint en vert, et des rochers rougis du sang de Prométhée.

L'ormeau aime la vigne, la vigne s'attache à l'ormeau : pourquoi suis-je souvent si loin de ma maîtresse ? Cependant tu devais ne jamais me quitter : tu me l'avais juré et par moi-même et par tes yeux qui sont mes astres tutélaires. Plus légères que les feuilles d'automne, les vaines promesses de la beauté s'enfuient toujours au gré des zéphyrus et des eaux.

Si pourtant tu es encore sensible à mon délaissement, commence enfin à tenir tes promesses : monte sans plus tarder sur un char léger traîné par deux coursiers rapides, et secoue toi-même les rênes sur leur crinière flottante. Et vous, monts orgueilleux, abaissez-vous sur son passage ; et vous, sinueuses vallées, ouvrez-lui un chemin facile.

## ÉLÉGIE DIX-SEPTIÈME

*Il se plaint de Corinne,  
qui se prévalait trop de sa beauté.*

**S'**IL EST QUELQU'UN QUI PENSE OU'IL soit honteux d'être l'esclave d'une belle, je passe devant lui condamnation. Qu'il me déclare donc infâme, pourvu que la déesse qui règne à Paphos et à Cythère me traite avec un peu plus de ménagement.

Que n'ai-je été l'esclave d'une amante sensible et douce, puisque j'étais né pour être l'esclave d'une belle ?

La beauté donne de l'orgueil : la beauté de Corinne la rend intraitable : hélas ! pourquoi se connaît-elle si bien ! C'est de son miroir qu'elle tire sa fierté ; encore ne s'y regarde-t-elle qu'après s'être parée.

Si ta beauté, née pour charmer mes yeux, t'assure l'empire de tous les cœurs, tu ne dois point, en me comparant à toi, me mépriser ; l'infériorité peut s'associer avec la grandeur. On sait que la nymphe Calypso, brûlant d'amour pour un simple mortel, le retint malgré lui pour en faire son époux. On sait qu'une des Néréides ne rougit point d'avoir commercé avec le roi de Phthie, Égérie avec le juste Numa, Vénus avec Vulcain, tout boiteux, tout sale qu'il est en quittant son enclume. Ces vers ne sont pas d'une égale grandeur, et pourtant le vers héroïque se marie fort bien avec un vers de plus petite taille.

Toi aussi, ô mon âme, accueille-moi à quelque titre que ce soit. Que du haut de ton lit il te plaise de me dicter des lois. Tu ne veras jamais en moi un accusateur prêt à se

venger de sa disgrâce : tu n'auras point à désavouer notre amour.

Qu'après de toi mes vers heureux me tiennent lieu de richesse. Plus d'une belle veut me devoir sa célébrité. J'en sais une qui va partout se faisant passer pour Corinne : pour l'être effectivement, que ne donnerait-elle pas ? Mais comme on ne voit point couler dans un seul et même lit le frais Eurotas et le Pô bordé de peupliers, de même nulle autre que toi ne sera l'objet de mes chants : à toi seule il est réservé d'inspirer mon génie.

## ÉLÉGIE DIX-HUITIÈME

*A Macer : il se justifie de se livrer tout entier à des chants érotiques.*

**T**ANDIS QUE TU PEINS DANS TES VERS la colère d'Achille, et que tu revêts de leurs premières armes les héros enchaînés par leurs serments, moi, Macer, je goûte le repos à l'ombre de l'indolente Vénus,



et le tendre Amour vient arrêter l'essor audacieux de mon génie. Plus d'une fois j'ai dit à ma maîtresse : « C'en est assez, retire-toi », et

soudain elle s'est assise sur mes genoux. Souvent je lui ai dit : « Vraiment, je suis honteux ; » et elle, retenant à peine ses larmes, s'écriait : « Que je suis malheureuse ! déjà tu rougis de m'aimer ! » Alors, m'enlaçant dans ses bras, elle me prodiguait mille de ces baisers qui font ma perte. Je suis vaincu ; mon esprit ne songe plus aux combats : ce que je chante, ce sont mes exploits domestiques et mes guerres privées.

Pourtant j'ai manié le sceptre ; ma plume a osé aborder la tragédie, et l'entreprise n'était pas au-dessus de mes forces. L'Amour se prit à rire en voyant mon noble manteau, mon cothurne peint et mon sceptre si bien porté par des mains pour lesquelles il n'est pas fait. Les exigences d'une maîtresse impérieuse m'ont encore arraché à ce travail, et le poète en cothurne est battu par l'Amour.

Puisque c'est là mon lot, je me borne à professer l'art d'aimer ; et je suis le premier, hélas ! accablé sous le poids de mes préceptes. Ou je retrace une lettre de Pénélope à Ulysse,

## ÉLÉGIE TREIZIÈME

*A Isis :*

*il la prie de protéger la grossesse de Corinne.*

**L'**IMPRUDENTE CORINNE, EN CHERCHANT à se débarrasser du fardeau qu'elle porte en son sein, s'est exposée elle-même à perdre la vie. Certes, pour avoir affronté à mon insu un aussi grand danger, elle méritait toute ma colère; mais la colère tombe devant la crainte. Pourtant c'est par moi qu'elle était devenue grosse, ou du moins je le crois : car souvent je prenais pour un fait certain ce qui n'est que possible.

Isis, toi qui habites Parétonium, et les champs délicieux de Canope, et Memphis, et Pharos fertile en palmiers, et ces plaines où le Nil, abandonnant son vaste lit, va, par sept embouchures, porter ses eaux rapides à la mer; je t'en conjure par ton sistre, par la tête mystérieuse d'Anubis (et qu'à ce prix le pieux

Osiris agrée toujours tes sacrifices, qu'à ce prix le serpent assoupi se glisse lentement autour des offrandes, et qu'au milieu du cortège s'avance Apis avec son croissant sur le front); arrête sur Corinne tes regards : épargne, en elle seule, deux victimes; car tous deux nous recevrons la vie, elle de toi, moi d'elle. Bien souvent tu l'as vue, aux jours qui te sont consacrés, célébrer tes mystères, à l'heure où tes prêtres couronnent leurs fronts de lauriers.

Et toi, qui as pitié des jeunes épouses dans les douleurs de l'enfantement, alors que le fruit caché qu'elles portent cherche à sortir de sa prison, Ilithyia, sois-moi propice, et daigne exaucer mes prières : elle mérite que tu la comptes au nombre de tes protégées. Et moi, revêtu d'une robe blanche, j'irai faire fumer l'encens sur tes autels : j'irai, pour acquitter mes vœux, déposer mes offrandes à tes pieds, avec cette inscription : « Ovide, pour le salut de Corinne. » Daigne seulement donner lieu à mes offrandes et à cette inscription.

Et toi, Corinne, si, dans mon effroi, il m'est permis de te donner un tel avis, après une telle lutte, n'en tente point une seconde.

## ÉLÉGIE QUATORZIÈME

*A Corinne : il profite de son rétablissement  
pour lui exposer plus librement  
la gravité de sa faute.*

**A** QUOI SERT-IL AUX BELLES D'ÊTRE affranchies des combats, de n'avoir point à suivre, le bouclier à la main, nos redoutables légions, si, loin des périls de la guerre, elles se blessent de leurs propres traits, si de leurs aveugles mains elles attendent à leurs jours? Celle qui la première essaya de repousser de ses flancs le tendre fruit qu'elle portait, méritait de périr dans cette lutte engagée par elle. Quoi! pour épargner à ton ventre quelques rides, il faudra ravager le triste champ où le combat fut livré!

Si, aux premiers âges du monde, les mères avaient eu cette vicieuse coutume, le genre humain aurait disparu de la terre; et, pour repeupler l'univers en y semant ces pierres d'où naquirent nos aïeux, il faudrait un autre Deucalion. Qui eût détruit l'empire de Priam, si la déesse des mers, Thétis, n'eût point voulu porter son fruit jusqu'au terme fixé par la nature? Si Ilia eût étouffé les jumeaux dont elle était grosse, c'en était fait du fondateur de la ville maîtresse du monde. Si Vénus eût fait mourir Énée dans son sein, la terre eût été privée des Césars. Toi-même, qui devais naître si belle, tu aurais péri, si ta mère eût fait ce que tu viens d'oser. Et moi, plutôt fait pour mourir d'amour, je n'aurais jamais existé, si ma mère m'eût tué par avance.

Pourquoi dépouiller la vigne féconde de la grappe qui grossit? Pourquoi, d'une main cruelle, arracher le fruit avant sa maturité? mûr, il tombera de lui-même; une fois né, laisse-le croître : la vie est un assez beau prix pour quelques mois de patience.

Femmes, pourquoi souiller vos entrailles avec un fer homicide? Pourquoi présenter le cruel poison à l'enfant qui n'est pas encore? On maudit la marâtre de Colchos, qui se souilla du sang de ses enfants; on plaint Itys égorgé par sa mère. Oui, ces deux femmes furent barbares; mais leur barbarie avait un motif: elles se vengeaient de leurs époux sur les enfants qu'elles avaient d'eux. Vous, dites-moi quel Térée, quel Jason vous excite à déchirer vos flancs d'une main sacrilège?

Jamais on ne vit tant de cruauté chez les tigresses des antres de l'Arménie; jamais la lionne n'osa se faire avorter. Il était réservé à de tendres beautés de le tenter, mais non impunément. En étouffant son enfant dans son sein, souvent la mère périt elle-même. Elle périt, et on l'emporte tout échevelée sur son lit de douleur; et tous s'écrient en la voyant: « Elle l'a bien mérité! »

Mais que mes vaines paroles se perdent dans les airs; que mes présages restent sans effet! Dieux cléments, souffrez que Corinne

ait commis impunément une première faute ;  
c'est tout ce que je demande. Que le châtement  
soit réservé pour une seconde.

## ÉLÉGIE QUINZIÈME

*A l'anneau qu'il avait envoyé à sa maîtresse.*

**A**NNEAU, QUI VAS CEINDRE LE DOIGT  
de ma belle maîtresse, toi qui n'as  
d'autre prix que l'amour de celui  
qui te donne, sois pour elle un présent agréable :  
puisse-t-elle te recevoir avec plaisir, et te mettre  
sur-le-champ à son doigt ! Sois fait pour elle,  
comme elle pour moi ; que ton cercle embrasse  
commodément son doigt, sans le blesser.

Heureux anneau, tu vas être touché par  
ma maîtresse. Hélas ! j'envie déjà le sort de  
mon présent. Oh ! que ne puis-je tout à coup  
me transformer en toi, par l'art de la magi-  
cienne d'Éa ou du vieillard de Carpathos !  
Alors je voudrais que tu pusses toucher sa  
gorge, ou te glisser avec sa main gauche sous

sa tunique. Je m'échapperais de son doigt, tout serré et tout juste que je fusse ; je m'élargirais par enchantement pour aller tomber sur son sein. Moi aussi, quand elle voudrait sceller ses tablettes mystérieuses, et empêcher la cire de s'attacher à la pierre trop sèche, je toucherais auparavant les lèvres humides de ma belle maîtresse, pourvu seulement que jamais je ne servisse à sceller un écrit douloureux pour moi. Si elle veut me faire placer dans l'écrin, je refuserai de quitter son doigt ; je me rétrécirai pour le serrer plus fortement.

Que jamais, ô toi qui es ma vie, je ne sois pour toi un sujet de honte, un fardeau trop pesant pour ton doigt délicat. Porte-moi, soit que tu te plonges dans un bain tiède, soit que tu te baignes dans l'eau courante. Mais peut-être qu'alors, te voyant nue, l'amour éveillera mes sens, et ce même anneau reprendra son rôle d'amant.

Hélas ! à quoi bon ces avis inutiles ? Pars, faible présent, et que ma maîtresse ne voie en toi que le gage de ma fidélité.

## ÉLÉGIE SEIZIÈME

*A Corinne, pour l'engager à venir le voir  
à sa campagne de Sulmone.*

**J**E SUIS A SULMONE, TROISIÈME CANTON du territoire des Péligniens. Ce canton est petit, mais l'air y est salubre grâce à de fraîches sources d'eau vive. Quoique les rayons plus rapprochés du soleil y fendent la terre, quoiqu'on y sente les ardeurs funestes de la Canicule, de limpides ruisseaux serpentent à travers les champs Péligniens, et une végétation vigoureuse couvre le sol d'un tendre gazon. Le pays est fertile en blé, plus fertile encore en raisin : il produit parfois aussi l'amande qui vient sur l'arbre de Pallas. Les eaux qui coulent dans les prairies les ont bientôt couvertes d'une herbe nouvelle, et le sol, toujours rafraîchi, présente un épais tapis de verdure.

Mais là ne se trouve point mon amour ; je

ou je peins tes larmes, Phyllis, quand tu te vois abandonnée. J'écris et à Pâris et à Macarée, et à l'ingrat Jason, et au père d'Hippolyte, et à Hippolyte lui-même. Je répète les plaintes de l'infortunée Didon, armée de son glaive menaçant, et les soupirs de l'héroïne de Lesbos, amie de la lyre éolienne.

Avec quelle vitesse mon ami Sabinus a parcouru le monde, et rapporté de mille lieux divers la réponse à ces lettres ! La chaste Pénélope a reconnu le sceau d'Ulysse, et la marâtre d'Hippolyte a lu les reproches qu'il lui adresse. Déjà le pieux Énée a répondu à la trop malheureuse Élise ; et Phyllis, si toutefois elle respire encore, a aussi sa réponse. Les tristes adieux de Jason sont parvenus à Hypsipyle ; et Sapho, chérie d'Apollon, n'a plus qu'à déposer aux pieds du dieu la lyre qu'elle lui a consacrée.

Mais toi aussi, Macer, en chantant les combats et les travaux de Mars, toi aussi tu as parlé, autant que tu l'as pu, de l'amour et de ses trésors. Dans ton poème sont entrés et

Pâris, et cette adultère dont le crime a fait tant de bruit, et Laodamie accompagnant son époux qui n'est plus. Si je te connais bien, tu



traites ces sujets tout aussi volontiers que les combats, et tu passes souvent de ton camp dans le mien.

## ÉLÉGIE DIX-NEUVIÈME

*A un homme dont il aimait la femme.*

**I**NSENSÉ, SI, POUR TOI, TU N'AS PAS BESOIN de surveiller ta femme, surveille-la du moins pour moi, afin de me la rendre plus désirable. Ce qui est permis nous est insipide ; ce qui est défendu ne fait qu'irriter plus fortement notre passion.

Il a un cœur de fer, celui qui aime ce qu'un autre lui permet d'aimer. Quant à nous, qui savons aimer, il nous faut espérer et craindre à la fois, et, pour désirer plus vivement, avoir quelques refus à essuyer.

Qu'on ne me parle point d'une fortune qui me mettrait à l'abri de toute déception. Je ne saurais aimer ce qui ne peut me blesser en aucun temps. C'est là mon faible ; la rusée Corinne l'avait bien vu : elle savait trop bien par où l'on peut me prendre. Combien de fois, hélas ! je l'ai vue, la menteuse ! feindre un

violent mal de tête, afin de m'éconduire ! Combien de fois j'ai dû, quoi qu'il m'en coutât, m'éloigner à pas lents ! Combien de fois m'a-t-elle supposé des torts, et, coupable elle-même, a-t-elle joué l'innocente ! Après m'avoir bien tourmenté, après avoir ainsi ranimé mes feux à demi éteints, elle redevenait douce et sensible à mes vœux. Quelles caresses, alors, quelles tendres paroles elle me prodiguait ! Que de baisers, et, grands dieux ! quels baisers !

Toi aussi, qui récemment as charmé mes yeux, aie souvent recours à la ruse ; sois souvent sourde à mes prières ; laisse-moi, étendu sur le seuil de ta porte, souffrir le froid piquant d'une longue nuit d'hiver. Mon amour n'a de force, il n'a de durée qu'à ce prix. Voilà ce qu'il lui faut, voilà ce qui alimente ma passion.

Un amour plat et sans difficulté me devient insipide : c'est comme un mets trop doux, qui ne peut que me soulever le cœur. Si jamais Danaé n'eût été enfermée dans une tour d'airain, jamais Jupiter ne l'eût rendue mère.

Junon, en faisant surveiller Io au front chargé de cornes, la rendit, aux yeux de Jupiter, plus gracieuse qu'auparavant.

Que celui qui borne ses vœux à ce qui est facile et permis aille cueillir la feuille sur les arbres, et boive en pleine rivière. Belles, si vous voulez vous assurer un long empire, sachez abuser vos amants. Hélas ! pourquoi faut-il que je donne des leçons contre moi-même ? N'importe ; aime qui voudra une complaisance sans bornes : moi, elle m'est à charge. Je fuis qui s'attache à mes pas, et je m'attache aux pas de qui me fuit.

Mais toi, qui es si plein de sécurité à l'égard de ta belle compagne, commence dès aujourd'hui à fermer ta porte dès la chute du jour ; commence à demander qui vient si souvent y frapper furtivement ; ce qui fait aboyer tes chiens dans le silence de la nuit ; quels sont ces billets que porte et rapporte une adroite servante ; pourquoi ta belle, si souvent, veut coucher seule dans son lit. Laisse enfin ces soucis rongeurs pénétrer quelquefois jusqu'à

la moelle de tes os, et donne-moi lieu de recourir à la ruse.

Celui-là est fait pour voler le sable des rivages déserts, qui peut être amoureux de la femme d'un sot. Je t'en prévien, si tu ne surveilles au plus tôt ta femme, elle ne tardera pas à cesser d'être ma maîtresse. J'ai beaucoup et longtemps souffert. J'espérais qu'un jour viendrait où ton attentive surveillance m'obligerait à plus de ruse. Tu ne te remues point, tu souffres ce que ne souffrirait aucun mari. Eh bien ! c'est moi qui mettrai fin à un amour que tu permets.

Malheureux que je suis ! c'est donc à dire que jamais tu ne m'interdiras l'entrée de ta demeure ? Que je ne serai jamais pendant la nuit exposé à la vengeance ? Que jamais je n'aurai rien à craindre de toi ? Que jamais un soupir craintif ne contrariera mon sommeil ? Quoi ! tu ne feras rien qui me donne le droit de désirer ta mort ? Est-ce à moi qu'il faut un mari facile, un mari qui prostitue sa femme ? Tu viens empoisonner mes plaisirs par ta



complaisance. Que n'en cherches-tu un autre,  
qui s'accommode d'une si longue patience?  
S'il te convient que je sois ton rival, défends-  
moi de l'être.

## LIVRE TROISIÈME

### ÉLÉGIE PREMIÈRE

*La Tragédie et l'Élégie se disputent  
la possession d'Ovide.*

**I**L EST UNE FORÊT ANTIQUE, QUI PENDANT de longues années est restée vierge. On la croit le sanctuaire d'une divinité. Au milieu est une source sacrée, que domine une grotte taillée dans le roc : l'air retentit, tout à l'entour, du doux murmure des oiseaux. Me promenant un jour dans les épais taillis de ce bois, je cherchais quel genre d'ouvrage occuperait ma muse.

Je vis venir à moi l'Élégie aux cheveux odorants et noués avec art ; et, si je ne me trompe, un de ses pieds était plus long que l'autre. Son air était décent ; sa robe, du tissu le plus léger ; sa parure, celle d'une amante. Le défaut même de ses pieds ajoutait à sa grâce.

Je vis venir aussi la Tragédie s'avançant à grands pas, l'œil farouche, les cheveux épars, la robe traînante. De sa main gauche elle portait fièrement le sceptre des rois; ses pieds étaient noblement chaussés du cothurne lydien.

S'adressant à moi la première : « Quel sera, me dit-elle, quel sera le terme de tes amours, poète infidèle à mon culte? Dans les festins licencieux on se raconte tes folies; on se les raconte dans les carrefours. Souvent on te montre au doigt, quand tu passes : « Le voilà, dit-on, ce poète que brûle le cruel Amour. » Tu es, sans t'en douter, la fable de toute la ville, alors que tu racontes sans pudeur tes exploits amoureux. Il est temps que, cédant à l'impulsion du thyrses, tu traites des sujets plus relevés. Assez longtemps tu t'es reposé : entreprends un plus noble ouvrage. Le sujet de tes chants rétrécit ton génie : célèbre les hauts faits des guerriers. C'est à moi, diras-tu, de fournir cette carrière. Mais ta Muse n'a-t-elle pas assez prodigué de chansons aux belles? Ta première

jeunesse s'est livrée tout entière à ces futilités : sois à moi maintenant ; que je te doive le nom de Tragédie romaine. Ton génie peut suffire à cette noble tâche. » Elle dit, et, s'appuyant fièrement sur ses cothurnes brodés, elle secoua trois et quatre fois sa tête ombragée d'une épaisse chevelure.

L'Élégie, s'il m'en souvient bien, sourit en me regardant de côté. Elle avait, si je ne me trompe, une branche de myrte à la main. « Pourquoi, dit-elle, orgueilleuse Tragédie, me traiter avec aussi peu d'égards ? ne peux-tu jamais cesser d'être sévère ? Cette fois pourtant tu as daigné me combattre en vers inégaux avec mon propre rythme. Non que je compare mes chants à tes accents sublimes : ton palais superbe écrase mon humble demeure. Légère comme je suis, je me plais avec Cupidon, non moins léger que moi. Je n'ai point la vanité de me croire au-dessus de mon rôle. Sans moi, la mère du voluptueux Amour n'aurait point tant de charmes : c'est moi qui suis l'auxiliaire et la compagne de cette déesse. La porte que

ne saurait forcer ton dur cothurne, s'ouvre aux doux accents de ma voix; et pourtant, si mon pouvoir est supérieur au tien, je le dois à la patience avec laquelle je souffre bien des choses qui révolteraient ton orgueil. C'est de moi que Corinne apprit à tromper son gardien, à forcer la serrure d'une porte étroitement fermée, à sortir furtivement de son lit, vêtue d'une tunique retroussée, et à s'avancer, d'un pas sourd, dans les ténèbres de la nuit.

« Combien de fois me suis-je vue suspendue à une porte rebelle, me souciant peu d'être lue par les passants! Il y a plus : je me souviens que la servante de Corinne me reçut et me tint cachée dans son sein, jusqu'à ce qu'elle vît s'éloigner le sévère gardien de sa maîtresse. Te rappellerai-je que, pour fêter l'anniversaire de la naissance de ta belle, tu m'envoyas à elle en présent, qu'elle me déchira et me jeta impitoyablement dans l'eau? C'est moi qui la première ai fait germer en toi les semences fécondes de la poésie : c'est à moi

que tu dois l'heureux talent que réclame pour elle ma rivale. »

Les deux Muses avaient fini, et, m'adressant à elles : « C'est par vous-mêmes, leur dis-je, que je vous en conjure ; accueillez sans prévention mes timides paroles. Vous m'offrez, vous, le sceptre et le noble cothurne, et déjà des accents sublimes sortent de ma bouche à peine entr'ouverte ; et vous, vous rendez immortelles mes amours. Sois donc propice à mes vœux, et laisse-moi marier ensemble le grand et le petit vers ; accorde-moi un peu de délai, majestueuse Tragédie : tes œuvres exigent des années, et celles de ta rivale seulement quelques heures. »

Elle ne fut point sourde à ma prière : que les tendres amours se hâtent de mettre à profit le délai qui m'est accordé : j'ai derrière moi une œuvre bien plus grande qui me presse.

## ÉLÉGIE DEUXIÈME

### *Les jeux du Cirque.*

**S**I JE M'ASSIEDS ICI, CE N'EST POINT PAR l'intérêt que je prends à des coursiers fameux ; et pourtant mes vœux n'en sont pas moins pour celui que tu favorises. Je suis venu pour causer avec toi, pour être assis à ton côté, pour ne point te laisser ignorer tout l'amour que tu m'inspires. Ce que nous regardons, toi, c'est la course ; et moi, c'est toi. Jouissons tous deux du spectacle qui nous plaît, tous deux repaissons-en nos regards à loisir. O heureux, quel qu'il soit, le coureur que tu favorises ! il a le bonheur de t'intéresser. Qu'un semblable bonheur m'arrive ; à l'instant, je m'élançerai de la barrière, m'abandonnant à mes coursiers impétueux. Je saurai, ici, leur lâcher les rênes ; là, marquer leurs flancs de coups de fouet ; plus loin, tourner la borne en la rasant. Mais si, dans ma course rapide, je

venais à t'apercevoir, oh ! je m'arrêterais, et les rênes m'échapperaient des mains. Ah ! qu'il s'en fallut peu que Pélops ne tombât au milieu de la carrière de Pise, occupé qu'il était de te contempler, belle Hippodamie ! Et pourtant il dut sa victoire aux vœux de sa maîtresse. Puissent tous les amants devoir ainsi leur triomphe aux vœux de leurs belles !

Pourquoi cherches-tu vainement à t'éloigner de moi ? le même gradin nous retient l'un auprès de l'autre : c'est un avantage que je dois aux réglemens du Cirque. Mais vous, qui êtes assis à la droite de ma belle, tenez-vous ; vous la gênez, en vous appuyant sur elle. Et vous, qui êtes placé derrière elle, n'étendez pas autant vos jambes ; ayez assez de retenue pour ne point froisser ses épaules par votre rude genou. Prends garde, mon amie, ta robe trop baissée traîne à terre ; relève-la ou je vais le faire moi-même. O robe, tu étais jalouse de couvrir de si belles jambes ; tu voulais être seule à les voir ; oui, tu étais jalouse. Telles étaient les jambes de la légère

Atalante, que Milanion aurait voulu toucher de ses mains : telles aussi celles de Diane, lorsque, la robe relevée, elle poursuit dans les forêts les bêtes fauves, moins intrépides qu'elle-même. Je me suis enflammé pour ces jambes que je n'ai pu voir ; que sera-ce à la vue des tiennes ? tu viens jeter du feu sur un brasier, et de l'eau dans la mer. Je juge, par ce que j'ai vu, de ce que peuvent être les autres appas si bien cachés sous ta robe légère.

Veux-tu, en attendant, qu'un air agréable vienne rafraîchir ton visage ? cette tablette, agitée par ma main, te donnera ce plaisir ; à moins que ce ne soit le feu de mon amour, plutôt que la chaleur de l'air, qui t'échauffe, et que ton cœur ne brûle d'une flamme charmante. Pendant que je te parle, une noire poussière a terni l'éclat de ta robe blanche : fuis de dessus ces épaules de neige, sale poussière ! Mais voici venir le cortège : faites silence, et donnez toute votre attention. C'est l'heure d'applaudir : le brillant cortège s'avance.

Au premier rang apparaît la Victoire, les



ailes déployées. Sois-moi favorable, ô déesse,  
et fais que mon amour soit vainqueur. Applau-  
dissez à Neptune, vous qui avez tant de

confiance dans ses ondes. Pour moi, je n'ai rien de commun avec la mer, et n'aime que la terre que j'habite. Toi, soldat, applaudis à Mars, à ton dieu. Moi, je hais les combats : j'aime la paix et l'amour que favorise la paix. Que Phébus soit favorable aux augures, Phoebé aux chasseurs. Toi, Minerve, reçois le salut de tous les amis des arts. Et vous, laboureurs, saluez Cérès et le tendre Bacchus. Que Pollux exauce les vœux du gladiateur, Castor ceux du cavalier. Nous, c'est à toi, douce Vénus, à toi et aux Amours armés de flèches, que nous applaudissons. Seconde mes efforts, tendre déesse ; donne une âme nouvelle à mon amante : qu'elle se laisse aimer. Vénus, par un signe de tête, me prédit le succès. Ce qu'elle m'a promis, promets-le-moi toi-même. Exauce ma prière, et, j'en demande pardon à Vénus, tu seras à mes yeux plus grande que cette déesse. Je te le jure, et je prends à témoin de mon serment tous les dieux qui brillent dans ce cortège, tu seras à jamais ma maîtresse chérie. Mais tes jambes n'ont point d'appui :

tu peux, si tu le veux, soutenir au moyen de ces barreaux la pointe de tes pieds.

Déjà la carrière est libre, et les grands jeux vont commencer : le préteur vient de donner le signal : les quadriges se sont élancés tous, au même instant, de la barrière. Je vois à qui tu t'intéresses ; quel que soit celui que tu favorises, il sera vainqueur. Les chevaux eux-mêmes semblent deviner tes vœux. Hélas ! quel cercle il décrit autour de la borne ! malheureux, que fais-tu ? te voilà dépassé par ton rival, qui l'a rasée de plus près. Que fais-tu, imprudent ? tu rends inutiles les vœux de la beauté. De grâce, serre fortement la rêne gauche. Nous ne nous sommes intéressés qu'à un maladroit. Allons, Romains, rappelez-le, et donnez le signal en secouant de tous côtés vos toges. Voici qu'on le rappelle : mais, de peur que le mouvement des toges ne dérange la symétrie de ta coiffure, tu peux t'abriter sous un des pans de la mienne.

Déjà la lice s'ouvre de nouveau, la barrière est levée, et les rivaux, que distingue leur

couleur, lancent leurs chevaux dans l'arène. Cette fois au moins sois vainqueur, et vole à travers l'espace libre devant toi. Fais que mes vœux, que ceux de ma maîtresse soient remplis. Ils sont remplis, les vœux de ma maîtresse; et les miens, pas encore. Il a gagné la palme; il me reste à gagner la mienne. La belle a souri, et son œil étincelant a promis quelque chose. C'est assez pour le moment : ailleurs tu donneras le reste.

## ÉLÉGIE TROISIÈME

*A son amie, qui avait trahi ses serments.*

**C**ROIRAI-JE DÉSORMAIS QU'IL EST DES dieux? Elle a trahi la foi jurée, et sa beauté est la même qu'auparavant! Aussi longue qu'était sa chevelure avant qu'elle prît à témoin les dieux, aussi longue elle est aujourd'hui qu'elle les a joués. Les roses se mêlaient à la blancheur de son teint; son teint brille encore de l'éclat des roses. Elle

avait un petit pied ; son pied est encore ce qu'il y a de plus mignon. Sa taille était à la fois noble et gracieuse ; noble et gracieuse est encore sa taille. Ces yeux étincelants qui m'ont si souvent trompé, ces yeux, pareils à deux astres, lancent encore les mêmes feux.

Ainsi les dieux eux-mêmes permettent le parjure aux belles, et la beauté est elle-même une déesse. Naguère, je ne l'ai pas oublié, elle jurait par ses yeux et les miens ; et les miens ont versé des pleurs. O dieux ! si la perfide a pu vous abuser impunément, dites, pourquoi est-ce moi que vous avez puni de son crime ? mais vous n'avez pas craint de faire condamner à mort la fille de Céphée pour la punir de l'orgueil de sa mère. Si ce n'est pas assez que j'aie trouvé en vous des témoins sans valeur, et qu'elle triomphe aujourd'hui de vous avoir joués en même temps que moi, faudra-t-il encore que je porte la peine de son parjure, que je sois à la fois dupe et victime de sa perfidie ?

Ou la divinité n'est qu'un nom sans

réalité, une chimère imaginée pour épouvanter la sotte crédulité des peuples ; ou, s'il est un dieu, il n'est favorable qu'aux belles, et leur donne trop exclusivement le droit de tout oser. Contre nous seuls Mars est armé d'un glaive meurtrier : contre nous seuls Pallas tourne sa redoutable lance. Contre nous seuls Apollon dirige ses flèches : contre nous seuls gronde la foudre dans la main souveraine de Jupiter. Les dieux n'osent punir les offenses des belles, et, n'ayant su s'en faire craindre, ce sont eux qui les craignent. Et l'on viendra encore brûler de l'encens sur leurs autels ? non, les hommes doivent avoir plus de cœur.

Jupiter foudroie les bois sacrés et les citadelles, et il défend à son tonnerre d'atteindre les femmes parjures. En présence de tant de coupables, la malheureuse Sémélé est seule brûlée par la foudre : sa complaisance est la cause de son supplice. Si elle eût évité la visite de son amant, le père de Bacchus n'eût point été chargé du fardeau que devait porter sa mère.

Mais pourquoi ces reproches et cette guerre

que je fais à tout le ciel? Les dieux ont des yeux comme nous, comme nous les dieux ont un cœur. Moi-même, si j'étais un dieu, je ne m'offenserais pas qu'une femme trompât ma divinité par un mensonge. J'attesterais par un serment la vérité des serments d'une belle, et je ne passerais point pour un dieu farouche.

Toi cependant, jeune beauté, use plus modérément de la faveur des dieux, ou du moins épargne les yeux de ton amant.

## ÉLÉGIE QUATRIÈME

*Il engage un mari à ne point faire surveiller  
si sévèrement sa femme.*

**I**NTRAITABLE ÉPOUX, TU AS ATTACHÉ UN gardien aux pas de ta jeune compagne : peine inutile ! le gardien d'une femme, c'est sa vertu. Celle-là seule est chaste, que la peur ne force point à l'être ; et celle qui est fidèle par contrainte n'est pas fidèle. Grâce à ta surveillance continue, son corps a pu rester intact ;

son cœur est adultère. On ne saurait garder une âme malgré elle, et les verrous n'y font rien. Si bien que tu fermes les abords de ta



maison, l'adultère y pénétrera : qui peut impunément commettre quelques fautes en commet moins : le pouvoir de mal faire en refroidit l'envie. Cesse, crois-moi, de pousser au vice

en le défendant ; tu en triompheras bien mieux par la complaisance.

Je vis naguère un coursier rebelle au frein s'emporter et s'élaner comme la foudre : puis il s'arrêta tout à coup, dès qu'il sentit les rênes flotter mollement sur sa longue crinière. Nous courons toujours à ce qui est défendu, et nous désirons ce qu'on nous refuse. Ainsi le malade aspire après l'eau qui lui est interdite.

Argus avait cent yeux à la tête et au front, et le seul Amour sut souvent leur échapper. Le roc et l'airain composaient l'impérissable tour où Danaé fut enfermée vierge, et elle y devint mère. Pénélope, sans être gardée, resta pure au milieu de tant de jeunes adorateurs.

Plus une chose est conservée soigneusement, plus nous la désirons : la surveillance n'est qu'un appel au voleur : peu de gens aiment les plaisirs permis. Ce n'est point la beauté de ton épouse, c'est ton amour qui la fait rechercher ; on lui suppose je ne sais quels attraits qui te captivent. Qu'une femme gardée par son mari ne soit point vertueuse, qu'elle soit

adultère, elle est aimée. Les dangers qui accompagnent la possession sont plus précieux que la possession même. Sois-en révolté, si tu veux, je n'aime que les plaisirs défendus. Celle-là seule me plaît, qui peut dire : « J'ai peur. » Et pourtant il n'est point permis de traiter en esclave une femme née libre : n'usons de cette tyrannie qu'envers les femmes des nations étrangères. Tu veux sans doute que son gardien puisse dire : « C'est grâce à moi. » Eh bien ! si ton épouse est chaste, que l'honneur en soit tout à ton esclave.

C'est être par trop sot, que de s'offenser de l'adultère d'une épouse : c'est connaître bien peu les mœurs de la ville où ne sont point nés sans crime Romulus et Rémus, enfants de Mars et d'Ilia. Pourquoi la prendre belle, si tu la voulais vertueuse ? vertu et beauté ne sauraient aller de compagnie.

Si tu fais bien, aie un peu d'indulgence, quitte cet air sévère, et ne va point te prévaloir de tes droits comme un époux rigide. Cultive les amis que te donnera ton épouse : elle t'en

donnera beaucoup ; c'est ainsi qu'on obtient sans peine un grand crédit. A ce prix tu auras toujours ta place aux banquets d'une jeunesse folâtre, et tu trouveras chez toi mille objets qui ne t'auront rien coûté.

## ÉLÉGIE CINQUIÈME

*Songe.*

**C'**ÉTAIT LA NUIT, ET LE SOMMEIL AVAIT clos mes yeux fatigués, quand cette vision vint porter la terreur dans mon âme.

Sur le versant d'une colline exposée au midi était un bois sacré rempli de chênes, dont les rameaux touffus servaient d'abri à des milliers d'oiseaux. Au-dessous se déployait une plaine, revêtue du plus vert gazon, et arrosée par un ruisseau qui y roulait ses eaux avec un doux murmure.

A l'ombre d'un chêne touffu je cherchais à fuir la chaleur : la chaleur se faisait sentir à

l'ombre même des chênes touffus. Voici que, broutant le gazon semé de mille fleurs diverses, une blanche génisse s'offrit à mes regards, une génisse plus blanche que la neige nouvellement tombée, et qui n'a pas encore eu le temps de se transformer en eau limpide; plus blanche que la frémissante écume du lait de la brebis qu'on vient de traire.

Auprès d'elle était un taureau, son heureux époux. Il se coucha à ses côtés, sur l'épais tapis de verdure. Ainsi mollement étendu, il rumine lentement l'herbe tendre, et se repaît une seconde fois de sa première nourriture; bientôt, le sommeil lui ôtant ses forces, je crus le voir laisser tomber à terre, ne pouvant plus la soutenir, sa tête armée de cornes.

En même temps, je vis une corneille, fendant rapidement les airs, s'abattre en croassant sur le vert gazon. Trois fois elle enfonça son bec audacieux dans le poitrail de la génisse, trois fois elle en arracha comme des flocons de neige. Celle-ci, après une longue résistance, abandonna la place et le taureau; mais sa

blanche poitrine laissait apercevoir une tache noire. Dès qu'elle vit d'autres taureaux qui passaient au loin dans de gras pâturages (car d'autres taureaux paissaient au loin), elle courut se mêler parmi eux et prendre sa part des richesses d'un sol plus fertile.

« O toi, interprète des songes de la nuit, m'écriai-je, si le mien cache quelque vérité, dis-moi ce qu'il signifie. » Alors l'interprète des songes de la nuit, réfléchissant sur tous les détails de mon rêve, me fit cette réponse : « La chaleur dont tu cherchais à te garantir à l'ombre du feuillage, et que tu ne parvenais pas à éviter, c'est le feu de l'amour. La génisse, c'est ta maîtresse : ta maîtresse est blanche comme elle. Toi, tu es le taureau qui suivait sa compagne. La corneille, dont le bec aigu déchirait le poitrail de la génisse, c'est cette vieille débauchée qui corrompra le cœur de ton amante. La longue résistance de la génisse qui abandonne ensuite son taureau, c'est l'éloignement de ta maîtresse qui ne viendra plus réchauffer ta couche solitaire. La souillure

et les taches noires qui déparent la poitrine de l'animal, c'est le signe de l'adultère qui flétrit le cœur de ta belle. »

A ces paroles de l'interprète, mon sang s'était enfoui de mon visage glacé, et devant mes yeux s'étendit une nuit profonde.

## ÉLÉGIE SIXIÈME

*A un fleuve qui, grossi tout à coup  
d'une manière prodigieuse,  
s'opposait au passage du poète,  
empressé de se rendre auprès de sa maîtresse.*

**F**LEUVE DONT LES ROSEAUX OBSTRUENT les rives limoneuses, je vole près de ma maîtresse : arrête un moment le cours de tes eaux. Tu n'as ni pont, ni barque, qui, sans rameur, me mène à l'autre rive, à l'aide seulement d'un câble.

Naguère tu étais petit, je m'en souviens : je n'ai pas craint de te franchir à pied, et la surface de tes eaux mouillait à peine mes

talons. Aujourd'hui, grossi par la fonte des neiges de la montagne voisine, tu te précipites avec furie, et, dans ton lit bourbeux, tu roules des eaux profondes.

A quoi bon m'être tant pressé, avoir accordé si peu de temps au sommeil, avoir fait de la nuit le jour, s'il faut que je m'arrête ici, s'il n'y a pas moyen pour moi de mettre pied sur l'autre rive?

Que n'ai-je en ce moment les ailes qu'avait le héros fils de Danaé, alors qu'il emportait la tête de Méduse, hérissée de mille serpents ! que n'ai-je ici le char de Triptolème, qui, le premier, apprit aux sauvages humains l'art de confier à la terre les semences de Cérès ! Ces prodiges, hélas ! n'ont jamais existé que dans l'imagination des anciens poètes : jamais homme ne les a vus, jamais homme ne les verra. Mais toi, fleuve débordé (puisse, à ce prix, ton cours être éternel !), reprends tes premières limites. Tu ne pourras, crois-moi, porter le poids de la haine publique, si l'on sait que tu as arrêté les pas d'un amant.

Les fleuves devraient seconder les jeunes amoureux : les fleuves eux-mêmes ont senti ce que c'est que l'amour. Le pâle Inachus fut épris, dit-on, des charmes de Mélie, nymphe de Bithynie, et il brûla pour elle jusque dans ses froides eaux. Troie n'avait point encore soutenu ses dix ans de siège, ô Xanthe, lorsque Néréa fixa tes regards. Qui fit parcourir à Alphée tant de pays divers? n'est-ce point son amour pour une vierge d'Arcadie? Et toi, Pénée, lorsque Créuse était promise à Xanthe, tu l'as, dit-on, cachée dans les champs de la Phthiotide. Parlerai-je d'Asope, épris des charmes de la guerrière Thébé, Thébé qui devait donner le jour à cinq filles? Et toi, Achéloüs, si je te demande où sont aujourd'hui tes cornes, tu me diras avec douleur que la main d'Hercule en courroux les a brisées. Ce que n'eût point fait Hercule pour Calydon, ce qu'il n'eût point fait pour l'Étolie tout entière, il le fit pour la seule Déjanire. Le Nil, ce riche fleuve qui, coulant par sept embouchures, cache si bien la source de ses eaux

fécondes, ne put, dit-on, dans ses gouffres profonds, éteindre la flamme dont il brûlait pour Évadné, fille d'Asope. Énipée, pour pouvoir embrasser la fille de Salmonée sans l'inonder, Énipée ordonna à ses eaux de se retirer, et, à son ordre, les eaux se retirèrent. Je ne t'oublierai point non plus, toi qui, fuyant à travers des rocs que tu as creusés, arroses de tes eaux écumeuses les champs de l'Argienne Tibur; ni toi à qui plut Ilia, toute négligée qu'elle fût dans sa parure, après s'être arraché les cheveux et meurtri le visage avec ses ongles. Pleurant le sacrilège de son oncle et l'attentat de Mars, elle errait, pieds nus, dans les endroits solitaires. Du sein de ses ondes rapides, le fleuve généreux l'aperçut, et, élevant la tête au-dessus de ses flots : « Pourquoi, lui dit-il d'une voix sonore, errer sur mes rives d'un air inquiet, Ilia, issue du sang de l'Idéen Laomédon? Qu'as-tu fait de ta parure? où diriges-tu tes pas solitaires? pourquoi la blanche bandelette ne retient-elle plus tes cheveux en désordre? pourquoi pleurer et flétrir par ces

larmes l'éclat de tes yeux ? pourquoi, dans ton délire, te frapper ainsi la poitrine ? Celui-là a un cœur ou de roche ou de bronze, qui peut voir, sans en être ému, un charmant visage arrosé de pleurs. Ilia, cesse de craindre : mon palais sera ouvert pour toi : mes ondes te protégeront : Ilia, cesse de craindre. Au milieu de cent nymphes et plus, tu seras seule reine : car cent nymphes et plus habitent au fond de mes eaux. Ne me dédaigne point, c'est tout ce que je te demande, illustre rejeton de Troie. Mes présents seront au-dessus de mes promesses. »

Il avait dit ; et Ilia, les yeux fixés humblement vers la terre, arrosait de larmes son sein ému. Trois fois elle essaya de fuir ; trois fois elle s'arrêta sur le bord des eaux profondes, la crainte lui ôtant la force de courir. A la fin, cependant, s'arrachant les cheveux d'une main ennemie, elle laissa s'échapper de sa bouche tremblante ces lamentables paroles : « Oh ! plutôt au ciel que mes os eussent été recueillis et renfermés dans le tombeau de ma famille,

quand ils étaient encore ceux d'une vierge ! Pourquoi m'inviter à l'hymen, moi, vestale hier, fille infâme aujourd'hui, indigne désormais de veiller au feu sacré d'Ilion ? Qu'attends-je encore ? déjà l'on me montre au doigt comme une adultère. Périssent avec moi la pudeur qui ne me permet plus de lever les yeux sans rougir ! » Elle dit ; et, couvrant de sa robe ses beaux yeux pleins de larmes, elle se précipite en désespérée au milieu des flots. Le Fleuve la soutint, dit-on, en portant amoureuxment la main sous sa poitrine, et l'admit à titre d'épouse dans son lit.

Toi-même, il est probable que tu as aussi brûlé pour quelque belle : mais les bois, les forêts, sont là pour tenir vos crimes cachés. Pendant que je parle, tes flots vont grossissant toujours, et ton lit, tout large qu'il est déjà, ne suffit plus à contenir les eaux qui y affluent de toutes parts. Qu'ai-je à démêler avec toi, fleuve furieux ? pourquoi différer les plaisirs de deux amants ? pourquoi m'arrêter si brutalement au milieu de ma course ? Si au moins tu coulais,

ne devant qu'à toi tes flots orgueilleux, et fier d'un nom que connût l'univers entier ! un nom... tu n'en as point : tes ondes, tu les dois à de misérables ruisseaux. Tu n'as jamais eu ni source, ni demeure certaine. Ta source, à toi, ce sont les pluies et les neiges fondues, richesses que tu dois au paresseux hiver. Ou tu roules des eaux bourbeuses pendant la saison des frimas, ou ton lit n'est pendant l'été qu'un sillon aride et poudreux. Quel voyageur a jamais pu alors y trouver assez d'eau pour étancher sa soif, et te dire dans sa reconnaissance : « Puisse ton cours être éternel ! »

Ton cours, il est funeste aux troupeaux, plus funeste encore aux campagnes. D'autres, peut-être, seront sensibles à ces maux : je ne le suis, moi, qu'à ceux que j'endure.

Insensé que je suis, je lui racontais les amours des fleuves ! j'ai honte d'avoir prononcé de si grands noms devant un si pauvre ruisseau. A quoi pensai-je donc, en citant devant lui les noms d'Achéloüs et

d'Inachus, et le tien, Nil aux larges ondes?

Pour toi, torrent bourbeux, tu le mérites bien, puisses-tu ne voir que des étés brûlants et des hivers toujours secs!

## ÉLÉGIE SEPTIÈME

*Contre lui-même, pour être resté en défaut  
auprès de sa maîtresse.*

**M**AIS ELLE N'EST DONC NI BELLE NI attrayante, cette jeune fille! Mais elle n'a donc pas été assez longtemps l'objet de mes vœux! O honte! je l'ai tenue dans mes bras en pure perte: sur son lit je suis resté, tel qu'une masse inerte, sans force et sans action. Malgré tous mes désirs, malgré les désirs de ma belle, je n'ai pu réveiller chez moi l'organe épuisé du plaisir. Elle eut beau passer autour de mon cou ses bras d'ivoire, plus blancs que la neige de Thrace; elle eut beau, de sa langue amoureuse, lutter contre ma langue avide, et glisser sous ma cuisse sa

cuisse lascive ; elle eut beau me prodiguer les noms les plus tendres, m'appeler son vainqueur, ajouter tout ce qu'on répète en pareil cas pour exciter la passion, mon organe engourdi, comme s'il eût été frotté de la froide ciguë, ne sut point remplir son devoir. Je suis resté comme un tronc sans vigueur, comme une statue, comme une masse inutile, au point qu'elle a pu douter si j'étais un corps ou une ombre.

Que ferai-je dans ma vieillesse, en supposant que j'y arrive, puisque ma jeunesse se trouve ainsi en défaut ? hélas, j'ai honte de mon âge : je suis jeune, je suis homme, et je n'ai pu prouver à ma maîtresse que je suis jeune, que je suis homme. Elle a quitté son lit telle que la pieuse prêtresse qui veille à la garde du feu éternel de Vesta, telle qu'une chaste sœur quittant un frère chéri. Naguère, cependant, deux fois j'acquittai ma dette avec la blonde Chië ; trois fois avec la blanche Pitho, trois fois aussi avec Libas ; et, pressé par Corinne, dans une courte nuit, neuf

fois, je m'en souviens, j'ai livré le combat.

Est-ce la vertu magique d'un poison thessalien qui engourdit aujourd'hui mes membres? est-ce un enchantement, une herbe vénéneuse, qui me réduit à un si triste état? ou bien une sorcière aurait-elle gravé mon nom sur de la cire rouge, et m'aurait-elle enfoncé une aiguille dans le foie? Les trésors de Cérès, frappés par un enchantement, ne sont bientôt plus qu'une herbe stérile; frappées par un enchantement, les sources d'eau vive tarissent; sous le poids d'un enchantement, le gland se détache du chêne, la grappe tombe de la vigne, et les fruits quittent l'arbre sans qu'on le secoue. Qui empêche que l'art magique ne paralyse aussi les nerfs? Peut-être est-ce à lui que je dois d'avoir été de glace. A cela ajoutez la honte; oui, la honte elle-même m'ôtait mes moyens; elle fut la seconde cause de mon impuissance.

Quelle beauté pourtant s'offrait à mes regards, à mes attouchements! car je la touchais comme la tunique qui la couvre. Le roi de Pylos, à ce doux contact, aurait pu rajeunir,

et Tithon se serait senti des forces au-dessus de son âge. Je trouvai en elle une femme : elle ne trouva point en moi un homme. A quels vœux nouveaux, à quelle prière recourir aujourd'hui? Sans doute, après le honteux usage que j'en ai fait, les dieux se sont repentis de m'avoir accordé un si rare présent.

Je brûlais d'être admis auprès de cette belle, j'y ai été admis; de lui donner des baisers, je lui en ai donné; d'obtenir toutes ses faveurs, je les ai obtenues. A quoi m'a servi d'être si heureux? d'être roi sans régner? Avare au milieu des richesses, je n'ai eu de tant de trésors que la possession et non la jouissance. Ainsi brûle de soif, au milieu des eaux, l'indiscret Tantale; ainsi il voit autour de lui des fruits qu'il n'atteindra jamais; ainsi le mari quitte le matin sa tendre épouse, pour s'approcher saintement de l'hôtel des dieux.

Mais peut-être elle ne m'a point prodigué ses baisers les plus doux et les plus brûlants; peut-être elle n'a point mis tout en œuvre pour me stimuler. Les plus robustes chênes,



le diamant le plus dur, les âpres rochers, elle eût pu les animer par ses caresses. Elle eût pu émouvoir tout être doué de la vie, tout ce qui

est homme; mais alors je n'étais ni un être vivant, ni un homme. Quel plaisir feraient à un sourd les chants de Phémius? quel plaisir un tableau ferait-il au malheureux Thamyras?

Quelles joies, cependant, ne m'étais-je pas en secret promises! quelle série de plaisirs, quelle variété de jouissances n'avais-je pas imaginée! et mes membres, ô honte! sont restés comme morts, plus languissants que la rose cueillie de la veille. A présent les voilà, il est bien temps, qui se raidissent et qui reviennent à la vie : les voilà qui demandent à agir et à reprendre leur service. Que ne restes-tu engourdie de honte, ô partie la plus vile de moi-même? c'est ainsi que j'ai été dupe de tes promesses. Par toi ma maîtresse a été trompée, par toi je me suis trouvé en défaut, par toi j'ai éprouvé le plus sensible affront, le plus grave dommage.

Et cependant ma belle ne dédaigna pas de l'aiguillonner avec sa main délicate : mais, voyant que tout son art n'y peut rien, que

l'organe, oubliant son ancienne fierté, s'obstine à retomber impuissant sur lui-même : « Pourquoi, dit-elle, te joues-tu de moi ? Qui te forçait, insensé, à venir malgré toi t'étendre sur ma couche ? ou bien une magicienne d'Éa, avec son aiguille et sa laine, t'a ensorcelé ; ou tu sors épuisé des bras d'une autre. »

A l'instant elle s'élança du lit, à peine vêtue de sa tunique légère, et n'hésita point à s'enfuir nu-pieds ; et, ne voulant pas que ses femmes se doutassent qu'elle sortait intacte du combat, elle prit de l'eau, pour dissimuler cet affront.

## ÉLÉGIE HUITIÈME

*A sa maîtresse, qui lui avait préféré  
un amant plus riche qu'il n'était.*

**E**T QUI COMPTERA MAINTENANT LES beaux-arts pour quelque chose ? Qui accordera quelque valeur à de tendres vers ? Le génie était autrefois plus précieux que l'or : c'est être plus que barbare aujourd'hui

que de ne rien avoir. Mes livres ont eu le bonheur de plaire à ma maîtresse : l'avantage d'être admis auprès d'elle, ils l'ont eu, et moi je ne l'ai pas. Après avoir donné force éloges au poète, elle a, malgré ces éloges, fermé sa porte au poète. Avec tout l'esprit qu'on m'accorde, on me laisse, confus, errer à l'aventure. Voit-on un riche parvenu, qui doive sa fortune à ses blessures, et son titre de chevalier au sang dont il s'est repu, on le préfère à moi.

Peux-tu bien, insensée, l'entourer de tes beaux bras? peux-tu bien, insensée, te jeter dans les siens? si tu l'ignores, un casque recouvrait naguère cette tête; un glaive pendait à ce flanc qui t'est si dévoué. Sa main gauche, à laquelle sied mal cet anneau d'or, a porté un bouclier : touche sa main droite, elle s'est baignée dans le sang. Cette main homicide, peux-tu bien la toucher? Qu'est devenue, hélas! la tendresse de ton cœur? Compte ces cicatrices, signes de ses anciens combats : c'est au prix de son sang qu'il a acquis ce qu'il

possède. Peut-être il te racontera combien d'hommes il a égorgés; et toi, avare, tu touches des mains aussi cruelles! Et moi, prêtre innocent d'Apollon et des Muses, j'adresse des vers inutiles à ta porte inflexible!

Apprenez, vous qui êtes sages, non pas à savoir ce que nous savons en pure perte, mais à suivre les camps tumultueux et la carrière des combats.

Au lieu d'être un poète de génie, soyez primipile. Avec ce titre seulement, tu pourrais, si tu le voulais, Homère, obtenir les faveurs de la beauté. Jupiter, qui savait que rien n'est plus puissant que l'or, fut lui-même le prix d'une vierge séduite. Tant qu'il ne donna rien, il trouva un père intraitable, une fille inflexible, des portes de fer, une tour d'airain : mais quand le séducteur mieux avisé se montra sous la forme d'un présent, la belle découvrit son sein, et, invitée à se soumettre, se soumit.

Il en était bien autrement sous le règne du vieux Saturne : tous les métaux étaient

profondément ensevelis dans les entrailles de la terre ; l'airain comme l'argent, et l'or comme le fer, touchaient à l'empire des Mânes ; on ne voyait point de trésors entassés ; mais ceux que donnait la terre étaient plus précieux : c'étaient de riches moissons sans culture, des fruits en abondance et un miel pur déposé dans le creux des chênes. On ne se fatiguait point à sillonner les champs avec la charue : point d'arpenteur qui vînt y tracer des limites : point de rameurs qui fouettassent les flots soulevés de la mer : ses rivages étaient, pour les mortels, les bornes infranchissables du monde.

C'est contre toi, ô homme, que tu as tourné ton industrie : tu as été trop ingénieux à te créer mille maux. Qu'as-tu gagné à entourer les villes de murailles et de tours ? qu'as-tu gagné à armer l'une contre l'autre des mains ennemies ? Dis, qu'avais-tu à démêler avec la mer ? la terre pouvait te suffire. Un troisième royaume à conquérir, c'est le ciel : que ne l'attaques-tu ? Que dis-je ? tu aspiras, autant

qu'il est en toi, à y atteindre. Quirinus, Bacchus, Alcide, et César après eux, ont chacun leur temple.

Nous fouillons la terre pour en tirer l'or massif au lieu de moissons. Le soldat possède des trésors acquis au prix de son sang. Le sénat est fermé aux pauvres : la richesse donne les honneurs. C'est elle encore qui donne tant de gravité au juge, tant de fierté au chevalier. Qu'eux seuls possèdent tout ; qu'ils disposent en souverains du Champ-de-Mars et du Forum ; qu'ils gardent pour eux le droit de décider la paix ou la guerre ! Que du moins leur cupidité n'aille pas jusqu'à nous ravir nos amours. Tout ce qu'on leur demande, c'est qu'ils permettent aux pauvres d'avoir quelque chose.

Mais, aujourd'hui, une femme, fût-elle aussi inflexible que les Sabines, est traitée en pays conquis par quiconque est à même de donner beaucoup. Le gardien de la belle me repousse ; elle-même redoute pour moi son mari. Que je montre de l'or, plus de gardien, plus de mari dans toute la maison. Oh ! s'il



existe un dieu vengeur des affronts d'un  
amant, qu'il réduise en poussière des richesses  
si mal acquises !

## ÉLÉGIE NEUVIÈME

*Sur la mort de Tibulle.*

**S**I LA MÈRE DE MEMNON, SI LA MÈRE d'Achille ont pleuré la mort de leurs fils; si les plus grandes déesses ne sont point insensibles aux coups du sort, toi, aussi, plaintive Élégie, laisse tomber tes cheveux en désordre. Ton nom, hélas! ne te conviendra jamais mieux qu'en ce moment.

Ce poète que tu inspirais et qui fut ta gloire, Tibulle n'est plus qu'un corps sans vie, que la flamme du bûcher va consumer. Regarde, le fils de Vénus porte son carquois renversé, les débris de son arc et ses flambeaux éteints. Vois comme il marche triste, les ailes abaissées; comme il frappe d'une main cruelle sa poitrine nue. Ses larmes se répandent sur les cheveux épars qui flottent sur son cou; sa bouche fait entendre des sanglots entrecoupés. Tel, pour assister aux funérailles d'Énée son frère,

il sortit de ton palais, charmant Iule. Vénus elle-même ne fut pas moins émue à la mort de Tibulle qu'à celle de son jeune amant, quand elle le vit déchiré par un sanglier farouche.

Et pourtant, nous autres poètes, on nous appelle des êtres sacrés, les favoris des dieux. Il en est même qui nous regardent comme ayant en nous quelque chose de divin. Eh bien, l'impitoyable mort profane tout ce qu'il y a de sacré, jette sur tous son invisible main. Que servirent à Orphée l'Ismarien et son père et sa mère? Que lui servit d'avoir dompté et rendu sensibles à ses chants les animaux les plus farouches? Linus devait le jour au même père, et Linus fut, dit-on, pleuré sur la lyre au fond des forêts. Ajoutez le chantre de Méonie, cette source intarissable où viennent puiser et s'inspirer les poètes. Lui aussi il a eu son dernier jour, qui l'a précipité au fond du noir Averno. Les vers seuls échappent aux flammes de l'avidé bûcher. L'œuvre du poète est impérissable : toujours on parlera du siège d'Ilion et de cette toile fameuse, qui, grâce à une ruse

nocturne, demeura si longtemps inachevée. Ainsi le nom de Némésis, ainsi le nom de Délie sera éternel : l'une, dernière amante de Tibulle, et l'autre, son premier amour.

A quoi vous servent les sacrifices offerts aux dieux? à quoi vous servent les sistres égyptiens? à quoi vous sert de n'avoir admis personne dans votre couche? Quand je vois les plus vertueux enlevés par un destin cruel, pardonnez-moi cet aveu, je suis tenté de croire qu'il n'existe point de dieux. Vivez pieux, malgré votre piété, vous mourrez; honorez la religion : l'impitoyable mort vous arrachera des temples, tout religieux que vous êtes, pour vous précipiter dans le tombeau. Comptez sur votre génie poétique ; voici Tibulle gisant : d'un si grand poète à peine reste-t-il de quoi remplir l'urne la plus petite.

Quoi ! c'est toi, poète sacré, que vient de consumer la flamme du bûcher ! elle n'a pas craint de se repaître de tes entrailles ! Elle aurait pu consumer les temples dorés des plus augustes dieux, cette flamme qui fut envers

toi si coupable. La déesse du mont Éryx détourna ses regards ; on dit même qu'elle ne put retenir ses larmes.

Et pourtant le sort du poète était moins à plaindre que si, mort dans le pays des Phéaciens, il eût été enterré sans honneur et inconnu. Ici du moins une mère a fermé ses yeux couverts des ombres de la mort, et porté ses derniers dons aux cendres de son fils. Ici du moins une sœur a partagé la douleur de sa malheureuse mère, et, se déchirant les cheveux, est venue pleurer sur lui. Némésis et Délie ont toutes deux donné à tes lèvres un dernier baiser, et n'ont point laissé un instant ton bûcher abandonné. Délie disait, en s'éloignant : « C'est moi que ton amour a rendue plus heureuse : tu vivais, alors que j'étais l'objet de ta flamme. — Que dis-tu ? reprit Némésis. Est-ce à toi à pleurer la perte que j'ai faite ? C'est moi qu'en mourant il a pressée de sa main défaillante. »

Si pourtant il reste de nous quelque autre chose qu'un nom et une ombre, Tibulle habitera

dans les riants vallons de l'Élysée. Viens au-devant de lui, le front couronné de lierre, viens-y avec ton cher Calvus, jeune et docte Catulle. Et toi aussi, si c'est à tort que l'on t'accuse d'avoir offensé un ami, viens-y, Gallus, prodigue de ton sang et de ta vie.

Voilà les ombres que doit rejoindre la tienne, si toutefois l'ombre d'un corps est quelque chose : car à leurs chants d'amour tu as uni les tiens, élégant Tibulle. Puissent tes os reposer tranquilles et en sûreté dans l'urne ! puisse la terre n'être point pesante à ta cendre !

## ÉLÉGIE DIXIÈME

*A Cérès : il se plaint qu'il ne lui soit pas permis d'assister à ses mystères avec sa maîtresse.*

**V**OICI L'ANNIVERSAIRE DES FÊTES DE Cérès : la jeune beauté repose seule dans son lit non partagé. Blonde Cérès, dont la fine chevelure est couronnée d'épis, pourquoi donc, le jour de ta fête,

nous interdis-tu le plaisir ? partout, ô déesse, les nations parlent de ta munificence, et nulle autre divinité n'est plus propice aux mortels.

Avant toi, les grossiers habitants des campagnes ne cuisaient pas de pain, et l'aire était un nom inconnu chez eux. Mais les chênes, premiers oracles, produisaient le gland : le gland et l'herbe tendre étaient toute la nourriture des mortels. Cérès, la première, leur apprit à confier à la terre le grain qui devait y grossir, et à moissonner avec la faucille les épis dorés ; la première elle força les taureaux à porter le joug, et fendit, avec la dent recourbée de la charrue, la terre trop longtemps oisive.

Qui pourrait croire, après cela, qu'elle aime à voir couler les larmes des amants, et qu'elle soit honorée par leurs tourments et leur continence ? Non certes, pour se plaire à la vie active des champs, elle n'en a point la rudesse, et son cœur n'est point fermé à l'amour. J'en prends à témoin les Crétois, et tout n'est point pure fable dans cette Crète

si fière d'avoir nourri Jupiter. C'est là que fut élevé le souverain de l'empire céleste : c'est là qu'il suçà de ses lèvres enfantines un lait bienfaisant. Les témoins sont ici dignes de foi : leur nourrisson est le garant de leur véracité, et Cérès conviendra, je pense, d'une faiblesse bien connue.

La déesse avait aperçu, au pied du mont Ida, le jeune Iasius, dont la main sûre perçait les bêtes farouches. Elle le vit, et soudain un feu secret se glissa dans ses veines délicates. D'un côté la pudeur, et de l'autre l'amour se disputaient son cœur; l'amour triompha de la pudeur. Dès lors vous eussiez vu les sillons se dessécher; et la terre rendit à peine autant de grains qu'on lui en avait confié. Après avoir, à l'aide des hoyaux, bien retourné ses champs, et ouvert, avec le soc de la charrue, le sein rebelle de la terre; après l'avoir partout également ensemencée, le cultivateur confiant voyait ses vœux déçus.

La déesse qui préside aux moissons vivait retirée au fond des forêts. Les couronnes d'épis

étaient tombées de sa longue chevelure. La Crète seule eut une année fertile et des récoltes abondantes. Tous les lieux par où la déesse avait passé étaient couverts de moissons. L'Ida lui-même avait vu ses bois se remplir d'épis jaunissants, et le féroce sanglier s'y repaissait de blé. Le législateur Minos souhaita beaucoup d'années pareilles ; il souhaita que l'amour de Cérès fût de longue durée.

La peine que tu aurais éprouvée, blonde déesse, s'il t'eût fallu reposer loin de ton amant, je suis forcé de l'endurer en ce jour consacré à tes mystères. Pourquoi faut-il que je sois triste, quand tu as retrouvé une fille, une reine qui n'est inférieure à Junon que par le caprice du sort ? Les jours de fête invitent à la volupté, aux chants et aux festins : tels sont les présents qu'il convient d'offrir aux dieux maîtres de l'univers.

## ÉLÉGIE ONZIÈME

*Las enfin des nombreux mépris de sa maîtresse,  
le poète fait ici le serment de ne plus aimer.*

**C'**EST AVOIR BIEN ASSEZ ET TROP LONG-temps souffert : ta perfidie a mis à bout ma patience. Retire-toi de mon cœur fatigué, honteux amour ! C'en est fait, je me suis soustrait au joug, et j'ai brisé mes chaînes : ces fers que je portais sans honte, j'ai honte maintenant de les avoir portés. Je triomphe, et je foule aux pieds l'Amour vaincu. C'est bien tard, il est vrai, que le rouge me monte au front. Allons, du courage et de l'énergie ! ces maux auront un jour leur récompense. Souvent des malades ont dû leur guérison aux potions les plus amères.

Quoi ! j'ai pu, moi, après tant de refus humiliants, m'oublier au point de coucher sur la dure à ta porte ! Quoi ! j'ai pu, moi, pour je ne sais quel amant que tu pressais entre tes

bras, me faire, comme un esclave, le gardien de la maison qui m'était fermée ! Je l'ai vu moi-même sortir de chez toi, fatigué, avec la



démarche d'un vétéran usé par le service. Encore ai-je moins souffert de le voir que d'en être vu. Puisse un pareil affront être réservé à mes ennemis !

Quand t'es-tu promenée sans me trouver à tes côtés, moi ton gardien, moi ton amant, moi ton inséparable compagnon? aussi bien tu plaisais au peuple, accompagnée par moi; et mon amour te valut bon nombre d'amants. Pourquoi rappellerais-je les honteux mensonges de ta langue trompeuse, et les dieux témoins de tant de serments violés pour me perdre? Pourquoi dirais-je ces signes d'intelligence adressés, pendant les repas, à de jeunes amants, et ces termes de convention pour déguiser le sens de vos paroles? Un jour on me dit qu'elle était malade : je cours chez elle tout éperdu, tout hors de moi; j'arrive, elle n'était point malade pour mon rival.

Voilà, sans parler de bien d'autres, les affronts qu'il m'a fallu souvent essuyer. Cherches-en aujourd'hui un autre qui puisse les supporter à ma place. Déjà ma poupe, ornée d'une couronne votive, entend, sans s'émouvoir, le fracas des vagues qui se soulèvent derrière elle. Plus de ces caresses et de ces paroles autrefois puissantes, c'est peine

perdue : je ne suis plus aussi fou que je l'ai été. Je sens lutter dans mon cœur trop léger et diversement agité l'amour à la fois et la haine : et, si je ne me trompe, c'est l'amour qui l'emporte. Je haïrai, si je le puis ; sinon, je n'aimerai qu'à mon corps défendant. Le taureau non plus n'aime pas le joug : il le hait, et pourtant il le porte.

Je fuis sa perfidie : sa beauté est là qui ramène mes pas en arrière. Je hais les vices de son âme ; j'aime les charmes de son corps. Ainsi je ne puis vivre ni sans toi ni avec toi ; et je ne sais moi-même ce que je désire. Je voudrais que tu fusses ou moins belle ou moins perfide. Tant de charmes vont mal avec tant de perversité. Ta conduite excite la haine, ta beauté commande l'amour. Malheureux que je suis ! ses attraits peuvent plus que ses défauts.

Pardonne-moi, je t'en conjure par les droits de cette couche qui nous fut commune, par tous les dieux (puissent-ils se laisser souvent tromper par toi !), par ton visage que j'adore

comme une divinité puissante, par tes yeux qui ont captivé les miens : quelle que tu sois, tu seras toujours mon amie. Choisis seulement si tu veux que je t'aime par goût ou par contrainte. Ah ! déployons plutôt les voiles, et profitons des vents favorables ; car, en dépit de mes efforts, je n'en serais pas moins forcé d'aimer.

## ÉLÉGIE DOUZIÈME

*Il regrette que ses écrits  
aient trop fait connaître sa belle.*

**Q**UEL FUT, DITES-MOI, LUGUBRES oiseaux, ce jour où vous ne m'avez prédit que des amours malheureux ? Quel astre soupçonnerai-je d'être hostile à mes désirs ? Quels dieux dois-je accuser de me faire la guerre ? Celle qui se disait naguère toute à moi, celle dont je fus le premier et le seul amant, je crains de ne la posséder qu'avec mille rivaux.

Me trompé-je ? ou mes écrits ne l'ont-ils point trop fait connaître ? Elle était toute à moi ; mon génie poétique en a fait une courtisane. Et je l'ai mérité : qu'avais-je besoin, en effet, de préconiser sa beauté ? si elle se vend aujourd'hui, la faute en est à moi. C'est par mon entremise qu'elle plaît ; c'est moi qui lui amène des amants ; ce sont mes propres mains qui leur ouvrent la porte. Les vers sont-ils utiles ? c'est une question : certes, ils m'ont toujours été funestes ; ce sont eux qui ont attiré sur mon trésor les regards de l'envie.

Quand je pouvais chanter Thèbes, Troie, les hauts faits de César, Corinne seule échauffa mon génie. Plût au ciel que les Muses eussent été rebelles à mes premiers efforts, et que Phébus m'eût abandonné au milieu de la carrière ! Et cependant l'usage étant d'ajouter foi au témoignage des poètes, je n'aurais pas voulu que l'on comptât pour rien mes vers.

C'est nous qui avons montré Scylla



arrachant à son vieux père le cheveu fatal,  
et condamnée à voir sortir de ses flancs des  
chiens furieux. C'est nous qui avons mis

des ailes aux pieds, et donné des serpents à la chevelure. C'est à nous que le victorieux petit-fils d'Abas doit de fendre les airs sur un cheval ailé. C'est nous qui avons donné à Titye sa grandeur prodigieuse, et à Cerbère ses trois gueules et sa crinière de serpents. Encelade a reçu de nous mille bras pour lancer ses traits, et c'est par nous qu'une jeune magicienne soumet des héros à ses enchantements. Nous avons enfermé les vents éoliens dans les outres du roi d'Ithaque : grâce à nous l'indiscret Tantale souffre la soif au sein même des eaux ; Niobé se change en rocher, et une jeune vierge en ourse ; grâce à nous l'oiseau de Cécrops chante l'Odry sien Itys ; Jupiter se transforme en oiseau ou en or ; ou, changé en taureau, il fend les ondes, emportant sur son dos une vierge timide. A quoi bon rappeler et Protée, et ces dents d'où naquirent des Thébains ? Dirai-je qu'il fut des taureaux qui vomissaient la flamme ? que des larmes d'ambre coulèrent des yeux de tes sœurs, malheureux Phaéton ? que des vaisseaux ont été changés en déesses

de la mer? que le soleil recula d'horreur, de peur d'éclairer l'horrible festin d'Atrée? que les plus durs rochers furent sensibles aux accords d'une lyre?

L'essor du fécond génie des poètes ne connaît point de bornes ; il ne s'astreint pas à la fidélité de l'histoire. Aussi aurait-on dû regarder comme fausses les louanges que je donnais à ma maîtresse : votre crédulité est aujourd'hui la cause de mon malheur.

## ÉLÉGIE TREIZIÈME

*Fête de Junon.*

**M**A FEMME ÉTANT ORIGINAIRE DU fertile pays des Falisques, nous avons vu ces murs jadis vaincus par toi, illustre Camille. Les prêtresses de la chaste Junon se disposaient à célébrer sa fête par des jeux solennels et par le sacrifice d'une génisse indigène. Puissant motif pour moi de m'arrêter : je voulus voir cette cérémonie,

quoiqu'on ne parvienne au lieu où elle se fait que par un chemin montueux et difficile.

C'est un antique bois sacré, que son épaisseur rend impénétrable au jour ; il ne faut que le voir pour reconnaître qu'une divinité y réside. Un autel y reçoit les prières et l'encens offert par la piété, un autel fait sans art par les mains de nos aïeux. C'est de là qu'aux premiers accents de la trompette, chaque année, le cortège de Junon part et s'avance par des chemins tapissés. On conduit, au milieu des applaudissements du peuple, de blanches génisses nourries dans les gras pâturages des Falisques, de jeunes veaux dont le front n'est point encore armé ni menaçant, et l'humble porc, victime plus modeste, et le chef du troupeau à la tête dure et garnie de cornes recourbées. La chèvre seule est odieuse à la puissante déesse, depuis que dans un bois épais elle trahit la présence de Junon, et la força de s'arrêter dans sa fuite. Aussi les enfants, aujourd'hui encore, poursuivent-ils de leurs traits la chèvre indiscrete, et le

premier qui l'a blessée l'obtient pour prix de son adresse.

Partout où la déesse doit passer, de jeunes garçons et des vierges timides couvrent de tapis les larges chemins. L'or et les pierreries brillent dans les cheveux des jeunes filles, et une robe magnifique descend jusque sur leurs pieds où l'or étincelle. A la manière des Grecs leurs pères, elles marchent vêtues de blanc, et portent sur leur tête les objets du culte confiés à leurs soins. Le peuple fait silence pendant la marche du brillant cortège. Enfin, à la suite de ses prêtresses, paraît la déesse elle-même.

La physionomie de ce spectacle est toute grecque. Après l'assassinat d'Agamemnon, Halésus ne pensa qu'à fuir le théâtre du crime et les riches domaines de ses pères. Ce ne fut qu'après bien des courses aventureuses et sur terre et sur mer, qu'il bâtit sous d'heureux auspices, une ville environnée de hautes murailles. C'est de lui que les Falisques ont appris à célébrer les fêtes de Junon. Qu'elles me

soient toujours favorables ! qu'elles le soient toujours à son peuple !

## ÉLÉGIE QUATORZIÈME

*A sa maîtresse.*

**J**E NE TE DÉFENDS POINT, BELLE COMME tu l'es, d'avoir quelques faiblesses ; ce que je ne veux pas, c'est la douleur et la nécessité pour moi de le savoir. Non, je n'exige point, censeur rigide, que tu sois chaste et pudique ; ce que je te demande, c'est de chercher à le paraître. Celle-là n'est pas coupable qui peut nier le fait qu'on lui impute ; c'est l'aveu qu'elle en fait qui la déshonore. Quelle est cette manie, de révéler chaque matin les secrets de la nuit, et de proclamer au grand jour ce que tu ne fais que dans l'ombre ?

La courtisane, avant de s'abandonner au premier venu, a soin de mettre entre elle et le public une porte bien close. Et toi, tu

divulgues partout tes honteux écarts, fière d'être à la fois la délatrice et la coupable ! Sois désormais plus sage, ou du moins imite les femmes pudiques. Que je te croie honnête, dusses-tu ne l'être pas. Coupable hier, sois coupable aujourd'hui ; seulement ne va pas en convenir, et ne rougis point en public de parler un langage modeste.

Il est un endroit qui provoque la débauche : qu'il soit le seul théâtre de tous tes plaisirs ; bannis-en la pudeur. Mais, dès que tu en sortiras, ne conserve rien de la courtisane, et qu'en ton lit restent ensevelis tes crimes. Là, ne rougis point de quitter ta tunique, et de soutenir une cuisse appuyée sur la tienne. Là, reçois jusqu'au fond de ta bouche vermeille une langue amoureuse, et que pour toi l'amour invente mille espèces de voluptés. Là, point de trêve aux doux propos, aux paroles agaçantes, et que ta couche craque sous les vives étreintes du plaisir. Reprends ensuite, avec tes vêtements, le modeste maintien d'une vierge craintive, et que la pudeur de ton front

désavoue l'impudicité de ta conduite. Trompe le public, trompe-moi : mais souffre au moins que je l'ignore, et laisse-moi jouir de ma sotte crédulité.

Pourquoi, devant moi, tant de billets envoyés et reçus ? Pourquoi ton lit est-il foulé à la fois de tous côtés ? Pourquoi vois-je sur tes épaules tes cheveux dans un désordre que n'a pas causé le sommeil, et sur ton cou la marque d'une dent ? Il ne te manque plus que de me rendre témoin oculaire de tes débauches. Oh ! si tu te soucies peu de ménager ta réputation, ménage-moi du moins. Mon âme m'abandonne, et je me sens mourir toutes les fois que tu t'avoues coupable ; et dans mes veines coule un sang glacé. Alors j'aime, alors je m'efforce en vain de haïr ce que je suis forcé d'aimer ; alors je voudrais être mort, mais avec toi.

Je ne ferai, moi, aucune recherche ; je n'insisterai pas, dès que je te verrai prête à nier : ton désaveu lui seul te tiendra lieu d'innocence. Si pourtant je venais à te prendre en flagrant

délit, si mes yeux devaient être un jour témoins de ta honte, ce que j'aurai trop bien vu, nie que je l'ai vu, et mes yeux auront moins d'autorité que tes paroles. Il te sera aisé de vaincre un ennemi qui ne demande qu'à être vaincu. Que ta langue seulement se souvienne de dire : Je ne suis point coupable. Quand tu peux si facilement triompher avec ces deux mots, triomphe, sinon par la bonté de ta cause, du moins par l'indulgence de ton juge.

## ÉLÉGIE QUINZIÈME

*Il dit adieu à sa Muse lascive,  
pour en suivre une plus sévère.*

**C**HERCHE UN NOUVEAU POÈTE, MÈRE des tendres Amours : je n'ai plus qu'à raser la dernière borne de ma carrière élégiaque. Ces chants que j'ai composés, moi, enfant des campagnes péligniennes, ont fait mes délices et ma renommée. Si cet honneur est quelque chose, j'ai hérité du

premier comme du dernier de mes aïeux, le titre de chevalier, et je ne le dois point au tumulte des armes. Mantoue est fière de Virgile, Vérone de Catulle : on m'appellera, moi, la gloire du peuple pélignien, de ce peuple à qui son amour pour la liberté imposa le saint devoir de combattre, à l'époque où Rome inquiète trembla devant des armées associées pour sa ruine. Un jour, en voyant la marécageuse Sulmone resserrée dans l'étroite enceinte de ses murs, le voyageur s'écriera : « Ville qui as donné le jour à un tel poète, si petite que tu sois, je te proclame grande. »

Aimable enfant, et toi, Vénus, mère de cet aimable enfant, arrachez de mon camp vos étendards dorés. Le dieu au front armé de cornes, Bacchus, agitant près de moi son thyrses redoutable, me presse de lancer des coursiers vigoureux dans une plus vaste carrière. Vous, délicates élégies, et toi, Muse légère, adieu : mon œuvre vivra après moi.

RÉALISÉE PAR  
**PAUL DURUPT,**  
CETTE ÉDITION A ÉTÉ  
ACHEVÉE D'IMPRIMER  
LE 16 FÉVRIER 1943  
SUR LES PRESSES DE  
FEQUET ET BAUDIER.  
LES EAUX-FORTES DE  
**P.-E. BÉCAT**

ONT ÉTÉ TIRÉES SUR  
LES PRESSES A BRAS  
DE L'IMPRIMERIE EN  
TAILLE-DOUCE DES  
ÉDITEURS, L. AUBERT,  
CONTREMAITRE.

